

Nomen 名字

Cécile
Donato Soupama

Barbara
Sabaté Montoriol




Nomen

名字




Photographie © Avano Shiguen

Cécile
Donato Soupama

Peinture 

Barbara
Sabaté Montoriol

Écriture 



Photographie © Asano Shigeharu

名字 *míngzi*

Nomen -inis, Nom Mot ou groupe de mot qui sert à désigner une réalité concrète ou abstraite, nom de personne. Nom de lieu, d'animal, de plante, de couleur, de note de musique. Trouver, donner un nom, le porter, le recevoir, répondre au nom de, connaître quelqu'un, quelque chose sous le nom de. Appeler, **identifier**.



Photographie © Asano Shigeharu

Table des matières

Peindre		11
Écrire		13
Matin de printemps	春晨 <i>Chun chen</i>	15
Rouge rouge	红红 <i>Hong hong</i>	23
Musique de la mer	海音 <i>Hai yin</i>	31
Nuage piste	云迹 <i>Yun ji</i>	39
Plume ruisseau	羽溪 <i>Yu xi</i>	47
Pure	纯如 <i>Chun ru</i>	55
Passion	藥 <i>Sben</i>	63
Les ailes de l'art	艺羽 <i>Yi yu</i>	71
Soleil d'automne	苏秋阳 <i>Su qiu yang</i>	79
Élégant art	雅艺 <i>Ya yi</i>	87

Peindre



Photographie © Azano Shiguen

***In situ* ou Le temps de vivre**

2006. J'ai passé toute une année en Chine. J'y ai eu, à l'université de Xi'an, l'opportunité d'échanges avec des étudiants chinois sous forme de conversations en français.

Les étudiants se sont appropriés un prénom français. Qui Rose, évoquant sa passion pour cette fleur, qui Napoléon, fasciné par l'histoire française, qui Paris, pour son amour de cette ville si romantique à ses yeux.

Prise de curiosité je leur ai alors demandé de me choisir un prénom chinois. À ma grande surprise, ce qui semblait, a priori, ludique s'est révélé découverte de toute une tradition sur l'art d'attribuer un prénom. Se sont dévoilés là une étroite et intime osmose entre l'homme et la nature, un monde poétique, imaginaire, symbolique et riche d'associations. Une grande force évocatrice visuelle et sensorielle.

J'ai demandé aux étudiants de mettre par écrit leur choix de nom, il y a eu une cinquantaine de lettres.

En parallèle, j'ai suivi un cours de calligraphie avec un maître chinois. Une initiation à la peinture, à l'encre de chine et au maintien du pinceau, une immersion absolue. Un vécu de l'instant, du moment.

***Oblitus* ou Le temps de l'oubli**

De retour en Occident, je me suis installée en Sicile. Durant un an, il m'a été impossible de peindre, de dessiner, d'esquisser un croquis. Le choc pictural éprouvé en Chine avait été tel que j'avais perdu toutes mes références, mes repères. Le temps devait faire son œuvre.

En peinture, ma démarche est le lâcher prise. Je cherche à quitter un état structuré, référencé, pour aller vers un état en soi même, dans l'acte primaire, instinctif, de la main, du geste, du pinceau. Toute la difficulté est là : être riche des pensées, des acquis, des influences et, paradoxalement, au moment même de l'acte de peindre, faire le vide, ne se laisser guider que par le mouvement du geste.

Il faut penser avant, après, mais pas pendant [...], disait Auguste Renoir. C'est dans cet espace-temps que je me sens libre de peindre. L'espace du vide, de l'oubli.

***Actio* ou Le temps de peindre**

Presque dix années passées à peindre en intégrant l'influence de l'expérience chinoise. Un jour, les lettres/prénoms ont resurgi.

Et lors d'une discussion avec Barbara, ma fidèle complice et passionnée de la Chine, elles sont apparues comme le support formidable d'un projet pictural, une évidence.

Il a fallu se les réapproprier, matérialiser ce vécu partagé. *Non nova sed nove*, non pas des choses nouvelles mais d'une manière nouvelle. Le moment du choix est alors venu : dix lettres parmi la cinquantaine, en fonction de leur pertinence poétique et visuelle.

Ces lettres/prénoms m'ont amenées à récolter des ambiances, des sensations, des couleurs, des formes, des gestualités. Des références à la nature. Fleuve, trait large, ample, du mouvement lent. Nuage, trait saccadé, sec, cerné. Des références à l'encre, à la calligraphie, tantôt geste violent tantôt tout en effleurement. Chercher à travers ces lettres/prénoms une sensation éphémère, *être en soi*, la tracer au pinceau, ne garder que l'essentiel, trait, trace, tâche. Une énergie émotionnelle. La force dynamique de l'acte de peindre.

***Nomen* ou Le temps de Nommer**

2015. Enfin, j'ai éprouvé le besoin d'accompagner ces peintures de mots, de bribes de phrases, de fragments de textes, pour certains douloureux, pour d'autres joyeux, souvent introspectifs. Mon travail a toujours été associé à l'écriture. Celle-ci est pour moi inhérente au processus de peindre. J'ai tenu compte, pour ce faire, du titre/prénom mais surtout contemplé longuement, le regard vide, chaque peinture.

Une forme de méditation. Une reformulation des nouvelles identités, des noms offerts dans cet échange entre les cultures chinoise et française.



Écrire

Pourquoi nommer, à quoi sert un nom ?
À ce que les choses et les êtres existent.
On ne peut penser une chose, un lieu, un être
que s'ils ont un nom. Celui-ci porte déjà en lui,
une couleur, une histoire, connote ce, celui ou
celle qui le porte. La subjectivité a présidé à
son choix.
Sans nom, rien n'aurait d'existence, pas même
le rien.

Nomen, le nom. Il fait exister une œuvre dans
et par le langage. C'est ainsi que tout cela a
commencé à l'été 2011. J'ai été bouleversée par
un nom : *Tumultes*. Celui d'une série d'œuvres
de Cécile. Cet émoi est devenu la matière
d'un livre, le prélude de notre rencontre. Une
fructueuse collaboration et un second livre
dans les années qui ont suivi, ont été le signe
d'une amitié féconde. Nous avons poursuivi,
ensemble, notre réflexion sur nos passions
communes, la peinture, la Chine.
C'est le chemin que j'ai suivi jusqu'à ces pages.

Ici s'agencent des noms chinois offerts, des
encres sur papier, tracées par le geste du
pinceau de Cécile leur donnant formes et
couleurs, des réflexions que j'y agrège en mots.
Les étudiants de l'université de Xi'an – capitale
de la province du Shaanxi en Chine – ont
choisi, inventé un nom pour mon amie.
Un nom qui, à leurs yeux, la dépeint.

*Tout portrait se situe au confluent d'un rêve
et d'une réalité*, écrivait Georges Perec.

Chacune des lettres par lesquelles ils ont
exprimé leur choix trouve ici sa place face aux
œuvres dont elles sont l'origine.

Le don du nom est un acte poétique.

Le don de ces noms-là est comme une porte
ouverte sur le seuil où se profile le mystère du
geste de l'artiste.

Dans les textes qui suivent, en regard des
œuvres, j'ai voulu, dans un premier temps
évoquer ces encres sur papier, mettre en mots
le ressenti que fait naître leur contemplation.
Puis j'ai tenté de dire la substance de chacun
des noms alloués. D'élargir mon propos dans
une analyse de la portée, de la symbolique de
ces mots dans les deux cultures, l'occidentale
et la chinoise.

J'ai abordé ce travail comme un essai
d'exploration de *tout cet espace qui entoure
le nom, le fait osciller autour de ce qu'il
représente, laisse apparaître les éléments
ou le voisinage ou les analogies de ce qu'il
nomme*, comme l'écrit Michel Foucault dans
Les mots et les choses.

Ce sont des noms poétiques, allégoriques
comme *Nuage piste*, *Plume ruisseau*, *Matin
de printemps*.

L'œuvre dans les yeux et le nom dans l'esprit,
j'ai laissé venir à moi les images d'autres
peintures leur faisant écho ; cherché dans
les mots des poètes, des romanciers, des
philosophes parfois, des résonances qui me
semblaient pertinentes, éclairantes ; confronté
l'identité de chaque univers suggéré par ces
noms dans les deux traditions et systèmes de
signes, chinois et européens.

Où l'on perçoit que le mot identité au sens
d'individualité revêt parfois, d'Ouest en Est, sa
valeur de coïncidence.



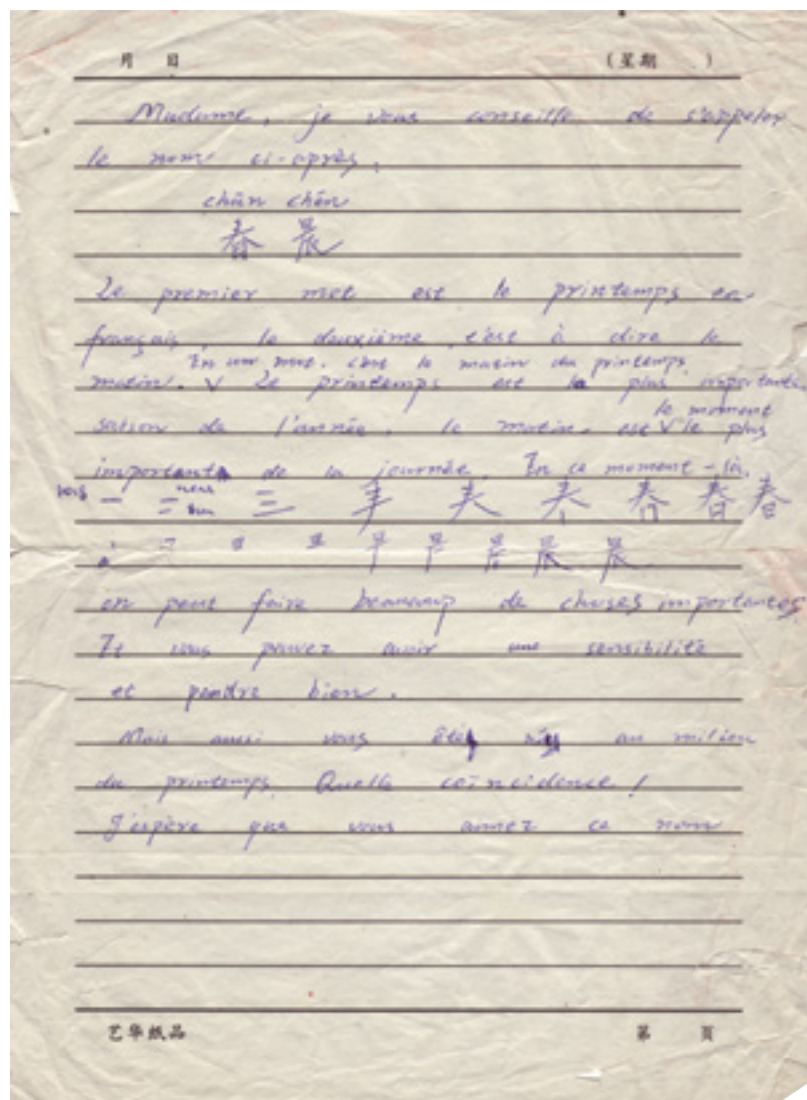
Photographie © Auro Stiguer



Chun chen

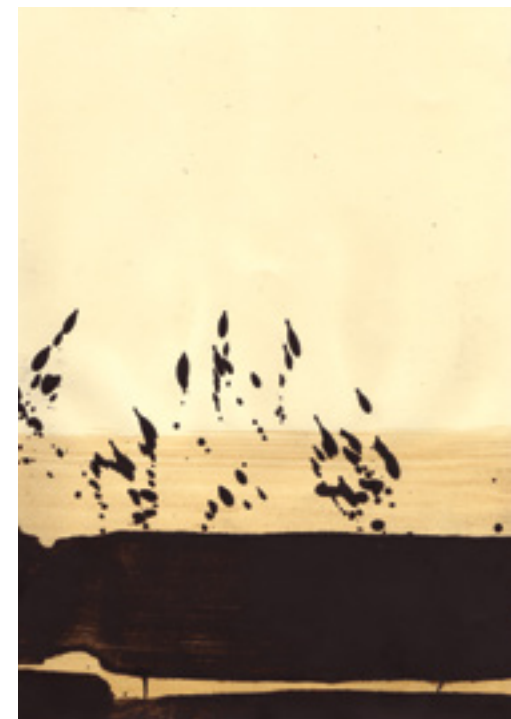
Matin de printemps

春
晨



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

matin de printemps.
que n'importe
les jours qui se succèdent
sans les matins fraîches
d'un été fraîche
à l'aube du temps
devenir, peindre
nos premiers espoirs.



Matin de printemps, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Matin de printemps

春晨

Il y a parfois plus d'intensité à se tenir sur le seuil du jaillissement d'une force qui monte des profondeurs qu'à célébrer l'explosion bigarrée qui va suivre. C'est cet instant vernal que brosse le geste de Cécile sur le papier. Là, des branches encore nues et de la terre brune, se prépare à surgir en éclats d'encre sombre une vigoureuse espérance.

Matin de printemps, 春晨 *chun chen*, premier nom proposé ici, est un don de jouvence. L'artiste choisit pour l'incarner de s'en abstraire. Elle n'imité pas la nature mais la signifie par un élan, une ascèse de l'immédiat, de l'instant. Elle n'oublie pas que nous sommes faits de la présence, de l'empreinte de ce qui a disparu, de celles et de ceux qui nous ont précédés.

Ce *Matin de printemps* a tout d'un pléonasme jubilatoire. Deux mots pour dire l'aube, le commencement, le point du jour, la genèse de la première saison, la jeunesse et le bourgeon. Une expression qui exalte *ces jours si fleuris et si courts, qu'on les nomme le printemps de la vie et le matin de l'homme*, écrit Henry Murger dans ses *Nuits d'Hiver*.

Les caractères 春 *chun* et 晨 *chen* revêtent la même étendue de sens, comme si l'un était la légende de l'autre. Tous deux ont pour radical le soleil, 日 *ri*. Ils sont comme la synthèse concise de cette tradition poétique chinoise des sentences parallèles, les 对联 *duilian*, particulièrement à l'honneur pour la fête du printemps, 春节 *chun jie*. Ces vers couplés sont composés du même nombre de caractères, la symétrie doit être parfaite dans la forme et dans le sens. Gravés ou peints sur des supports verticaux, ils encadrent une peinture, une porte ou la fenêtre qui s'ouvre sur un jardin-paysage. La gémellité de sens des mots *matin* et *printemps* enrichit leur esprit de vie, d'éveil, de naissance. Au commencement est la relation. La relation à l'autre. *Ce qui se passe entre deux êtres*, dit François Cheng, *est aussi important que ces deux êtres eux-mêmes*.



Temps de l'éveil du sentiment qui rapproche les êtres, le printemps est au nombre des sujets les plus aimés du répertoire mythologique, littéraire et iconographique occidental. Dans la série des *Saisons* peinte en 1573 par Giuseppe Arcimboldo, celle du printemps est une fascinante *tête composée* de quatre-vingt espèces de fleurs. Loin de n'être qu'un jeu visuel, elle recèle plusieurs degrés de lecture. Ainsi, le cycle des saisons est-il associé aux différents âges de la vie, le *Printemps* montrant un jeune homme.

Un peu moins d'un siècle plus tard, Nicolas Poussin conciliera avec poésie les traditions sacrées et profanes en associant la saison à un épisode de l'Ancien Testament. Son *Printemps ou le paradis terrestre* est un des sommets de la peinture du XVII^e siècle. C'est une nouveauté. Avant lui en effet, dans la tradition iconographique, le printemps était représenté sous les traits d'une jeune-femme, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, tenant un petit bouquet à la main ou portant dans sa robe des pétales.

Ainsi apparaît Flore, déesse du printemps, dans l'énigmatique et si gracieux *Printemps* que Sandro Botticelli peint vers 1478 pour Laurent de Médicis.

À la même époque en Chine, le grand peintre Qiu Ying peint sur un long rouleau de soie horizontal une *Aube printanière dans le palais des Han* dont l'examen est une expérience esthétique exquise. Les nombreuses concubines de l'empereur de Chine s'y adonnent à l'observation des paons, des fleurs ou des pierres, à la calligraphie, la musique ou la danse.

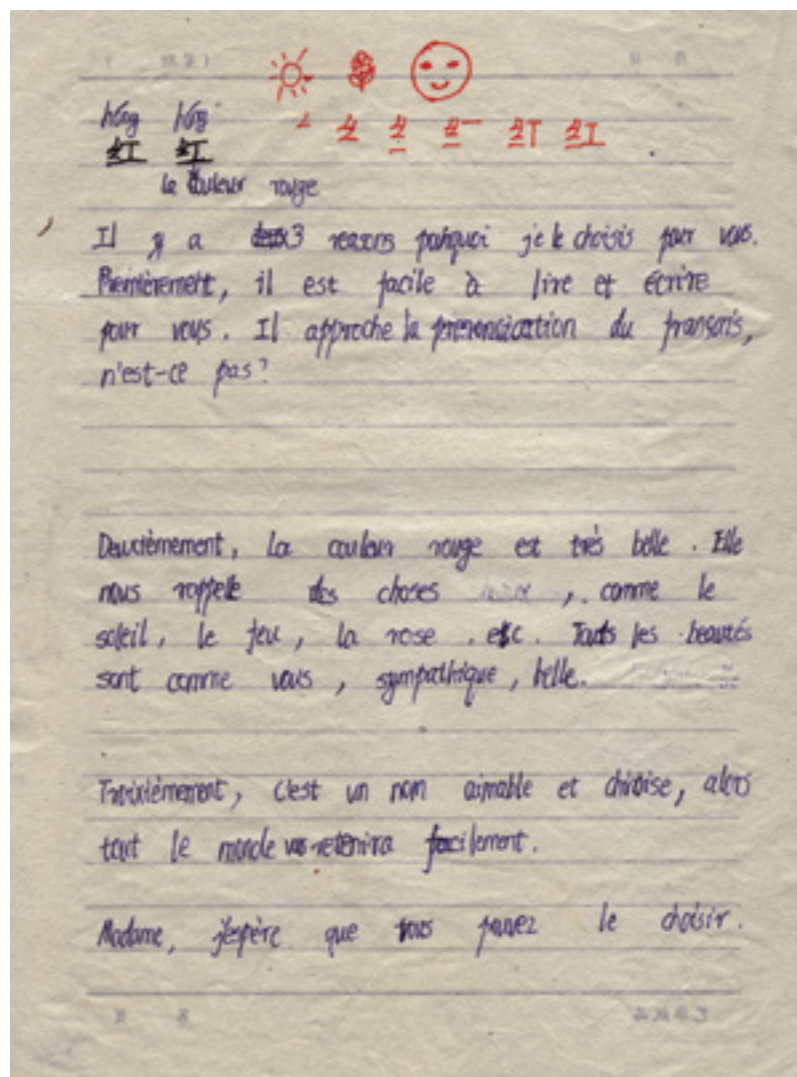
Et l'on ressent bien là, dans la méditation des œuvres des grands peintres, avec les mots du narrateur du *Côté de chez Swann*, ce *quelque chose [...] d'aussi délicieux, que pourrait être pour une humanité dont la vie se serait toujours écoulée dans des fins d'après-midi d'hiver, cette merveille inconnue : une matinée de printemps*. Merveille que l'on reconnaît sous la touche fluide et spontanée de Cécile.



Hong hong

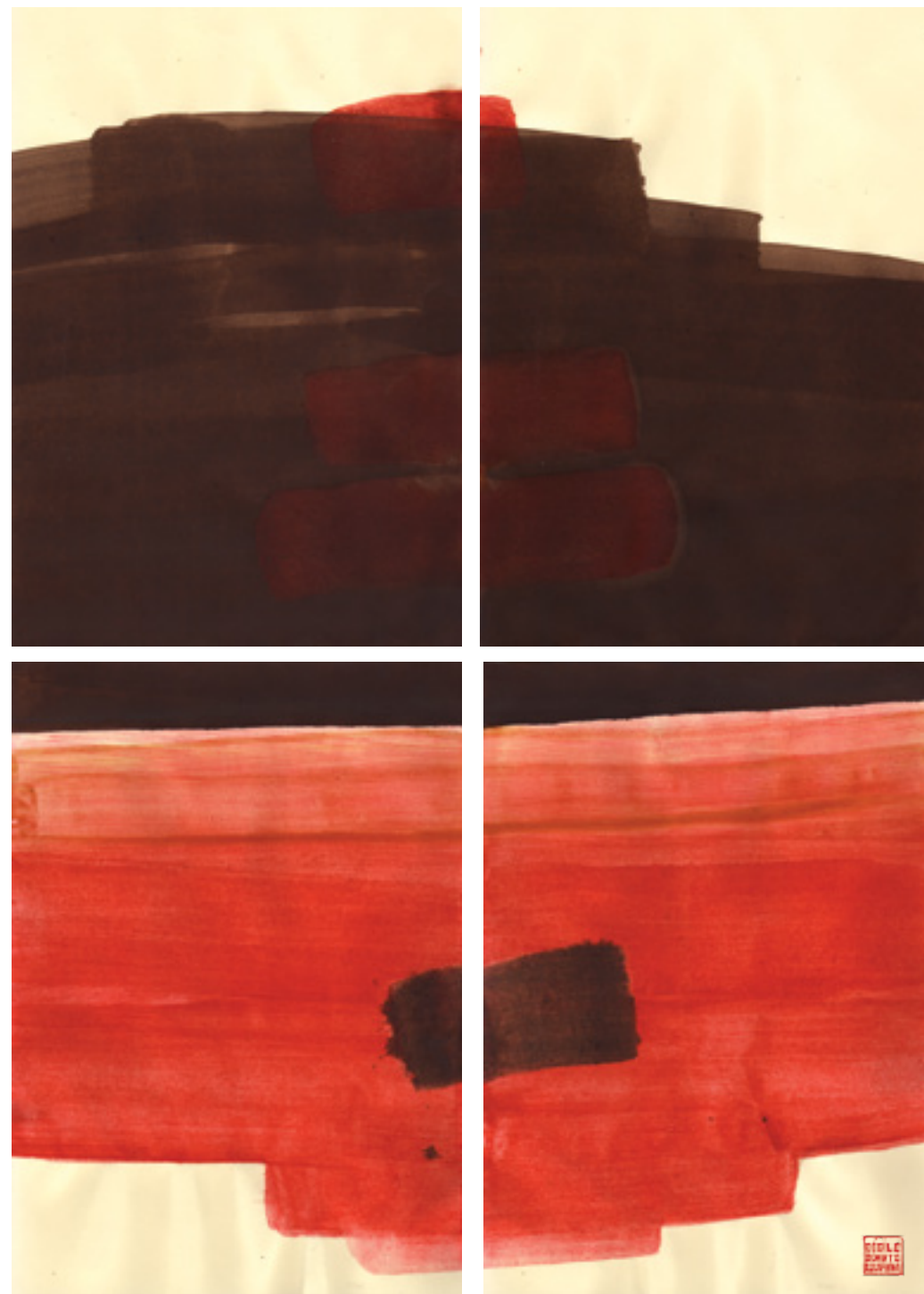
Rouge, rouge

红
红



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

rouge rouge
Plombage
visuelle
de suite
du verbe sinner.



Rouge, rouge, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Rouge, rouge

红 红

红红 *bong bong*, Rouge, rouge ! Nom élu. Le rouge a un statut à part parmi les couleurs. La plus vive, elle est la couleur par excellence.

Sous le pinceau de Cécile elle farde en partie son éclat vermillon d'une terre d'ombre qui ne lui donne que plus de force. Elle explose en pyramide des âges inversée rappelant sa présence dès l'aube des tous premiers gestes de peintres sur les parois des grottes de Lascaux, Chauvet ou Altamira.

Rouge, couleur archétypale, liminaire. Adam, le premier homme dans notre tradition occidentale, ne signifie-t-il pas *fait de terre rouge* ?

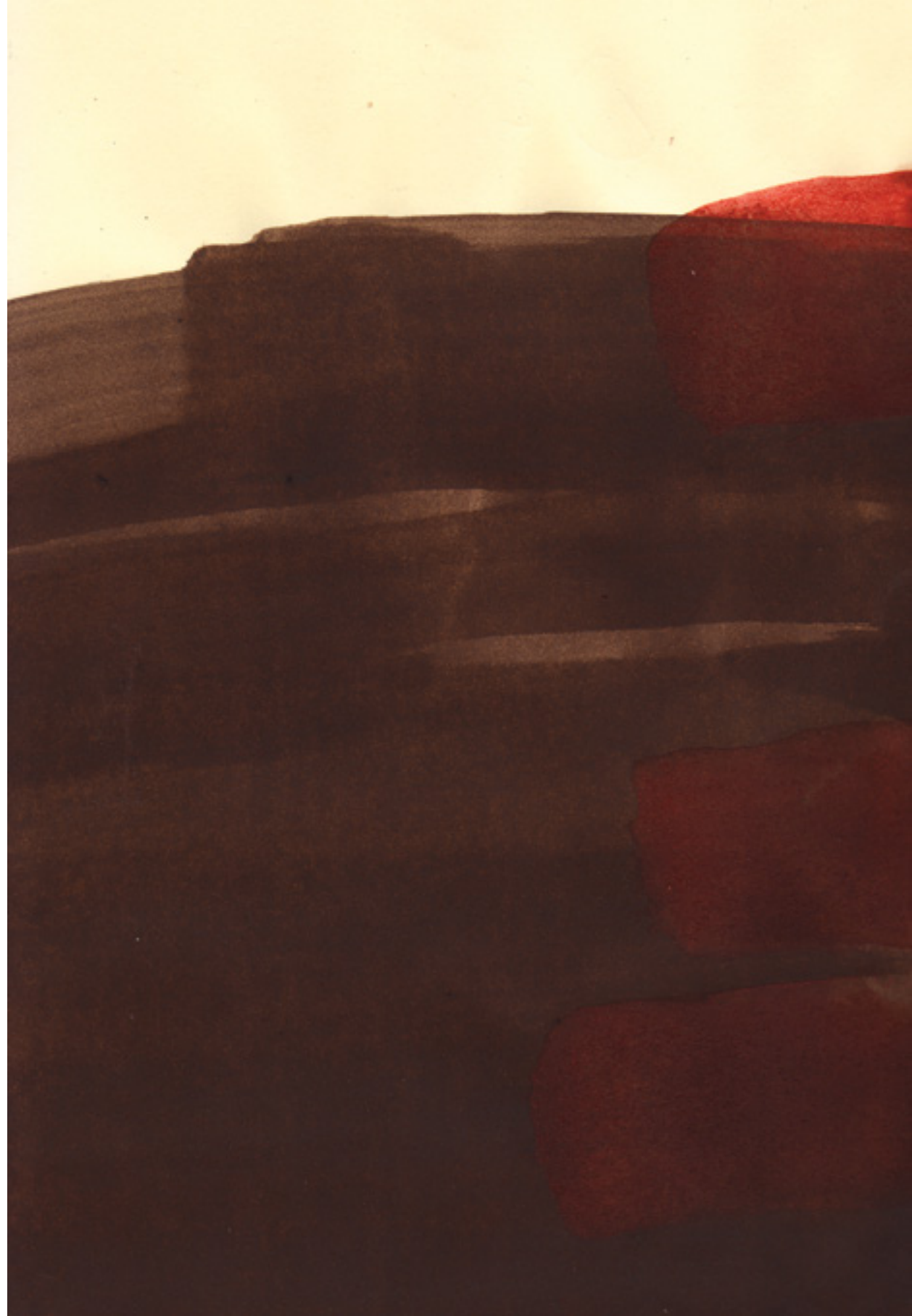
Ambivalente, conjuguant en elle beauté et effroi, couleur du sang et du feu, elle a, au cours des siècles, fasciné autant qu'horrifié.

Qui mieux qu'Arthur Rimbaud le souligne en en vêtant le *i* dans ses vers *a noir, e blanc, i rouge, u vert, o bleu : voyelles, [...] i pourpres, sang craché, rire des lèvres belles, dans la colère ou les ivresses pénitentes* ?

En Occident, les peintres ont su admirablement l'apprivoiser, la sublimer.

Comment ne pas se rappeler le rouge des figures d'argile que les peintres athéniens de l'Antiquité créaient sur les panses de leurs vases, à ce vermillon de cinabre qui habille les murs de la villa des Mystères à Pompéi, à celui, velouté, du manteau des madones de Jan van Eyck, à cet autre qui éclabousse le regard dans *La fille au chapeau rouge* de Johannes Vermeer et jusqu'à l'abstraction des rouges de Mark Rothko qui diffusent une douce lueur dans la pénombre d'une salle de la Tate Modern ?

Rouge, rouge, émouvant présent. Ce nom se conjugue avec le verbe aimer. Jusqu'au XIX^e siècle, les jeunes femmes européennes revêtaient une robe rouge le jour de leur noce, car la garance qui en teintait l'étoffe était la plus stable et la plus belle des couleurs, celle qui avait le plus d'éclat.



红 *hong*, caractère que l'on trace en six traits dont les trois premiers forment celui de la soie, 纟 *si*, qui dit la couleur rouge, la joie, le bonheur.

Il est aussi synonyme de succès et de prospérité, de beauté.

Au *pays du Milieu*, le rouge est roi. Rouges les lanternes, rouges les sentences parallèles disposées de part et d'autre des portes d'entrée lors du nouvel an, rouges les murs de la Cité interdite, rouge le gynécée comme le souligne le célèbre roman *Le rêve dans le pavillon rouge*. Les mariées d'autrefois étaient habillées de rouge, se présentaient dans un palanquin rouge, dissimulées sous un voile rouge. Et perdure encore aujourd'hui la coutume de lier les poignets des mariés par un fil de soie rouge, 红线 *hóng xiàn*, résurgence de *L'auberge des fiançailles*, un conte de la dynastie des Tang (618-907).

Le génie chinois où calligraphie et peinture sont de même essence, a magnifié le rouge dans son art des sceaux. Gravés en creux, 阴 *yin*, ou en bosse, 阳 *yang*, dans le jade, la pierre, plus rarement le bronze ou le bois, ces sceaux impriment, avec une écriture qui leur est propre, sur le papier ou la soie, les noms des auteurs et des divers et parfois nombreux collectionneurs d'une peinture. Ces signatures d'un rouge vermillon, issu d'une pâte de cinabre, d'huile et de fibre d'armoise, font partie intégrante des œuvres. Elles permettent de retracer leur histoire.

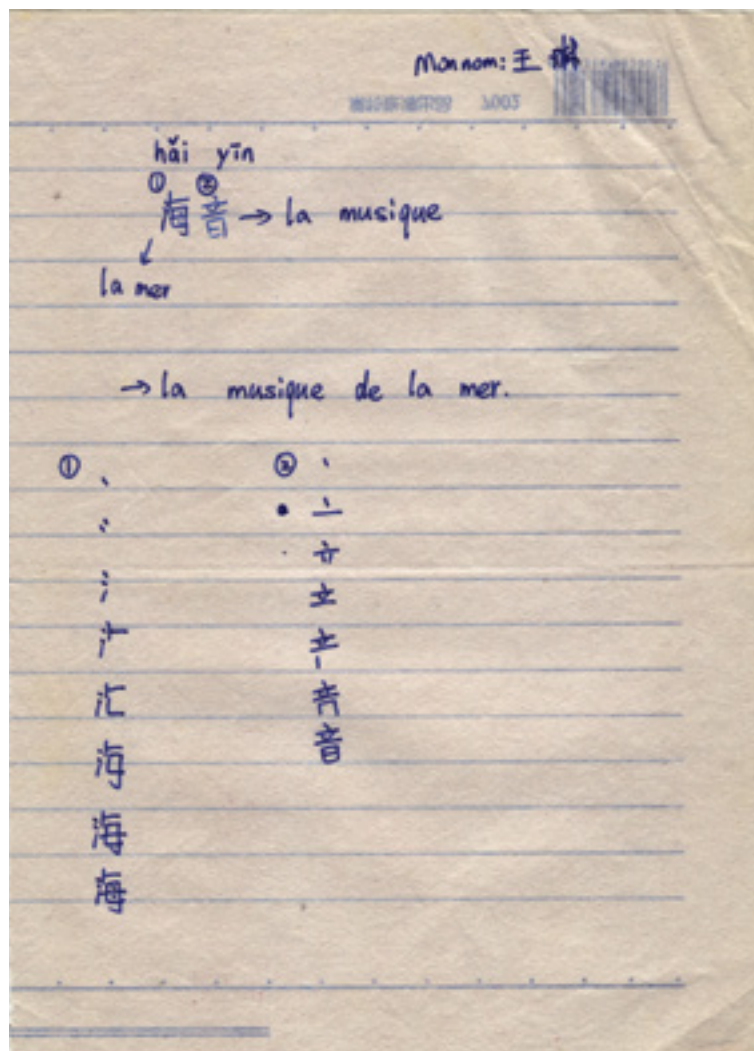
Le sceau de Cécile souligne et fertilise sa peinture où l'on peut imaginer *le grand vol anguleux des éperviers ray[er] à l'Ouest le ciel mat et rouge qui brunit [...]*, comme l'a écrit Paul Verlaine dans ses poèmes saturniens.



Hai yin

Musique de la mer

海音



Lettre de Chloé, 2006, campus de Xi'an

la musique de la mer.
l'écriture cellulaire
dérive en ore
de brassements, assourdissant
l'apportement.



Musique de la mer, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Musique de la mer

海音

海音 *bai yin*, Musique de la mer, tel est le nom offert. L'encre et le pigment incarnent sur le papier en tonalités de roche, de sable et d'eau cette partition suggérée par le nom. C'est un rivage où le bruit coloré afflue et reflue. Je me tiens debout sur la roche brisée, j'entends le ressac. C'est un regard porté au loin, comme une musique enfouie qui affleure sur les rives de la conscience. C'est ainsi que je perçois l'œuvre. D'autres lectures seraient inévitablement ressenties par un autre esprit, un autre corps surtout.

Pourquoi le choix de ce nom ? La lettre de Chloé ne le dit pas.

À Paris comme à Xi'an l'urbanisation nous tient éloignés de la flore, de la faune, des paysages naturels. Cette mise à distance de la nature, de ce *debors* renvoyant à notre *dedans* mieux que tous les éclats de la ville, affaiblit notre capacité d'écoute et d'attention à la musique du monde, aux rythmes de notre corps.

Les chinois ont un mot pour dire cette écoute d'une musique intérieure : 內听 *neiting*, l'attitude que l'on adopte spontanément quand on concentre son attention sur l'activité silencieuse du corps. Cette attitude s'apparente à celle de l'écoute musicale.

La musique souvent me prend comme une mer ! [...] Par le rythme et les sonorités, à travers l'image filée du flot musical qui l'emporte, Charles Baudelaire nous fait entendre cette musique dans son poème éponyme.

Hors du champs poétique, dire le sonore est une gageure de l'écriture esthétique. Le discours peut jouer avec la structure et la forme, il reste souvent impuissant à dire la sensation. Il suffit de porter à son oreille l'échancrure d'un coquillage pour que le bruit de ressac ébranle la raison, disloque l'énoncé de ce qu'entendre veut dire. *Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure que rend le coquillage aux lèvres de carmin, un écho merveilleux où l'immense nature résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?* [...], exulte Alphonse de Lamartine dans ses *Méditations*.



Le paysage abstrait de Cécile est d'essence musicale. Il souffle, pince, frappe au diapason dans l'espace du papier.

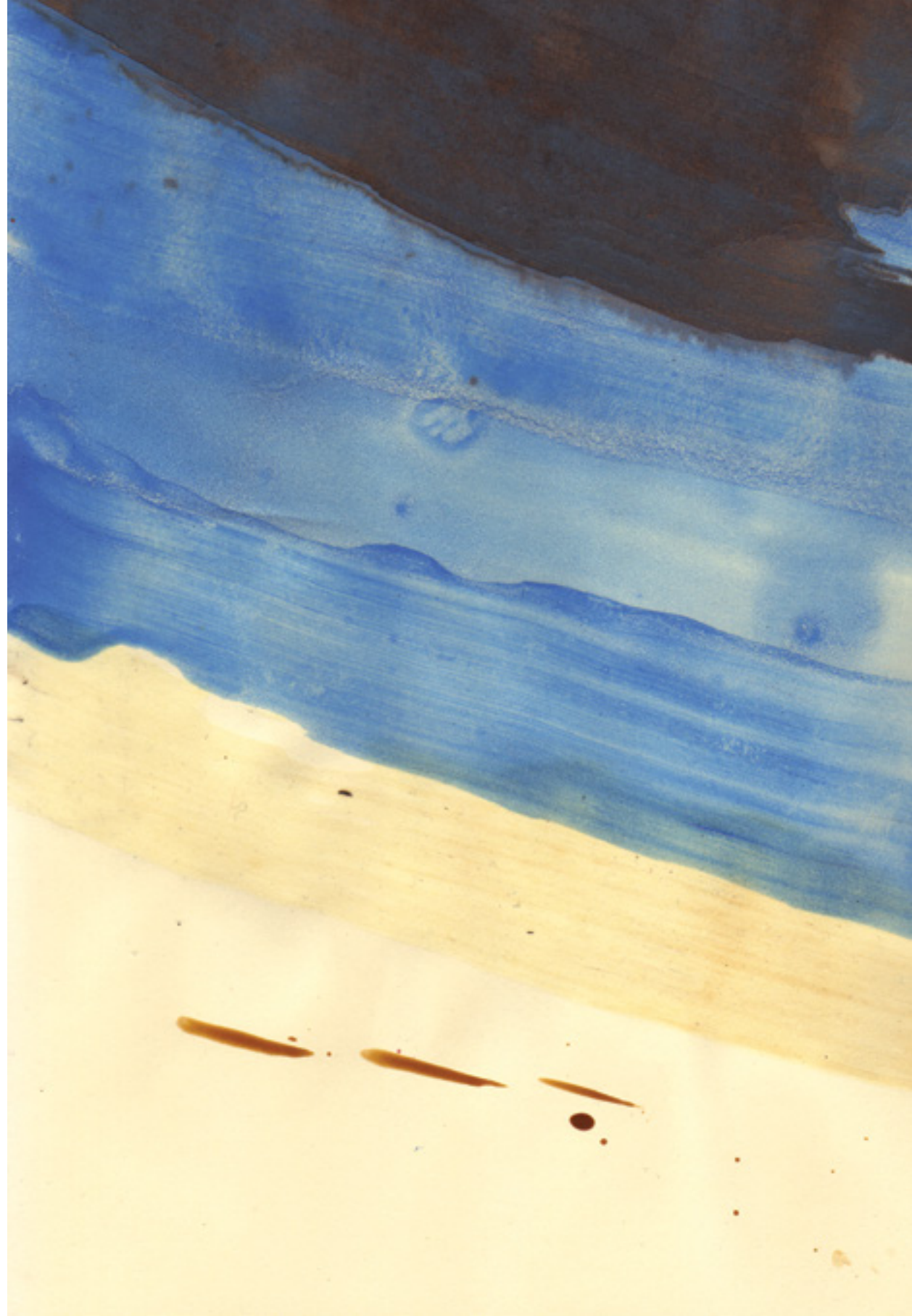
L'art n'est-il pas pure énergie vibratoire ? écrit Fabienne Verdier. Les efforts pour ordonner le monde sensible n'ont cessé de suggérer l'existence d'une réalité que les mots ne sauraient pleinement transcrire. Mais la peinture, peut-être y parvient-elle.

La musique a le merveilleux pouvoir de nous rappeler les puissantes émotions qui étaient ressenties en dehors de l'usage des mots durant les âges depuis longtemps révolus qui ont précédé l'émergence du langage humain, écrit Charles Darwin dans sa *Généalogie de l'homme*. Le flot des mots, notre langage oral, indépendamment de son contenu sémantique, a aussi pour partie la dimension d'un chant. Il y a là une mélodie, un rythme, un tempo qui expriment notre état émotionnel.

Cette dimension musicale est exacerbée dans la langue chinoise où la modulation d'une syllabe par un ton particulier change le sens du mot prononcé. Si l'on regarde de plus près les caractères qui composent ce nom donné, 海音 *bai yin*, on s'émerveille des notes subtiles que l'agencement de leurs traits révèle. Le premier, 海 *bai* signifie la mer. Il associe l'eau 水 *shui*) et 每 *mei*, élément phonétique mais qui a le sens de *chaque* et suggère chaque goutte d'eau dans l'océan. Le second, 音 *yin* se compose dans son élément bas de 曰 *yue*, c'est-à-dire 口 *kou*, la bouche avec un trait horizontal en son centre représentant la langue, le son qui en sort. Son élément haut était, à l'origine, identique à celui du caractère 言 *yan*, le mot.

Comme la calligraphie chinoise, une musique visible, cette œuvre de Cécile réussit à conserver du surgissement créateur une trace tangible.

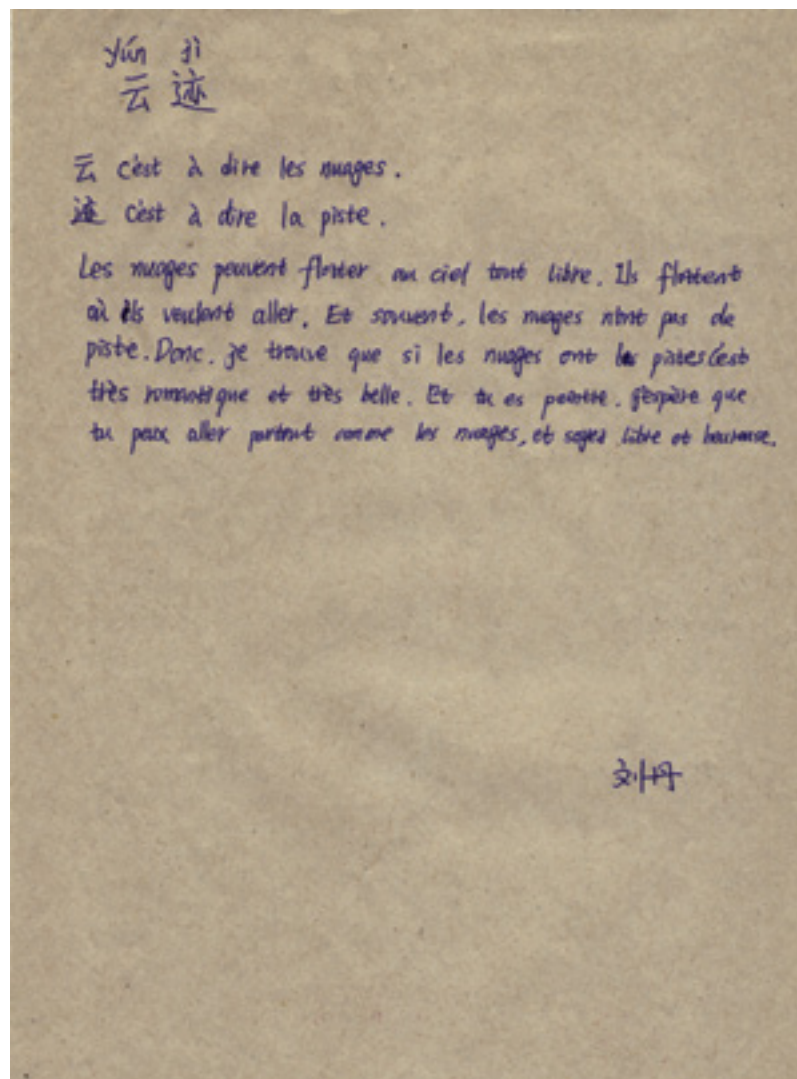
Elle permet au regardeur de revivre et d'entendre en lui-même ce jaillissement de la mer dans sa durée palpable.



Yun ji

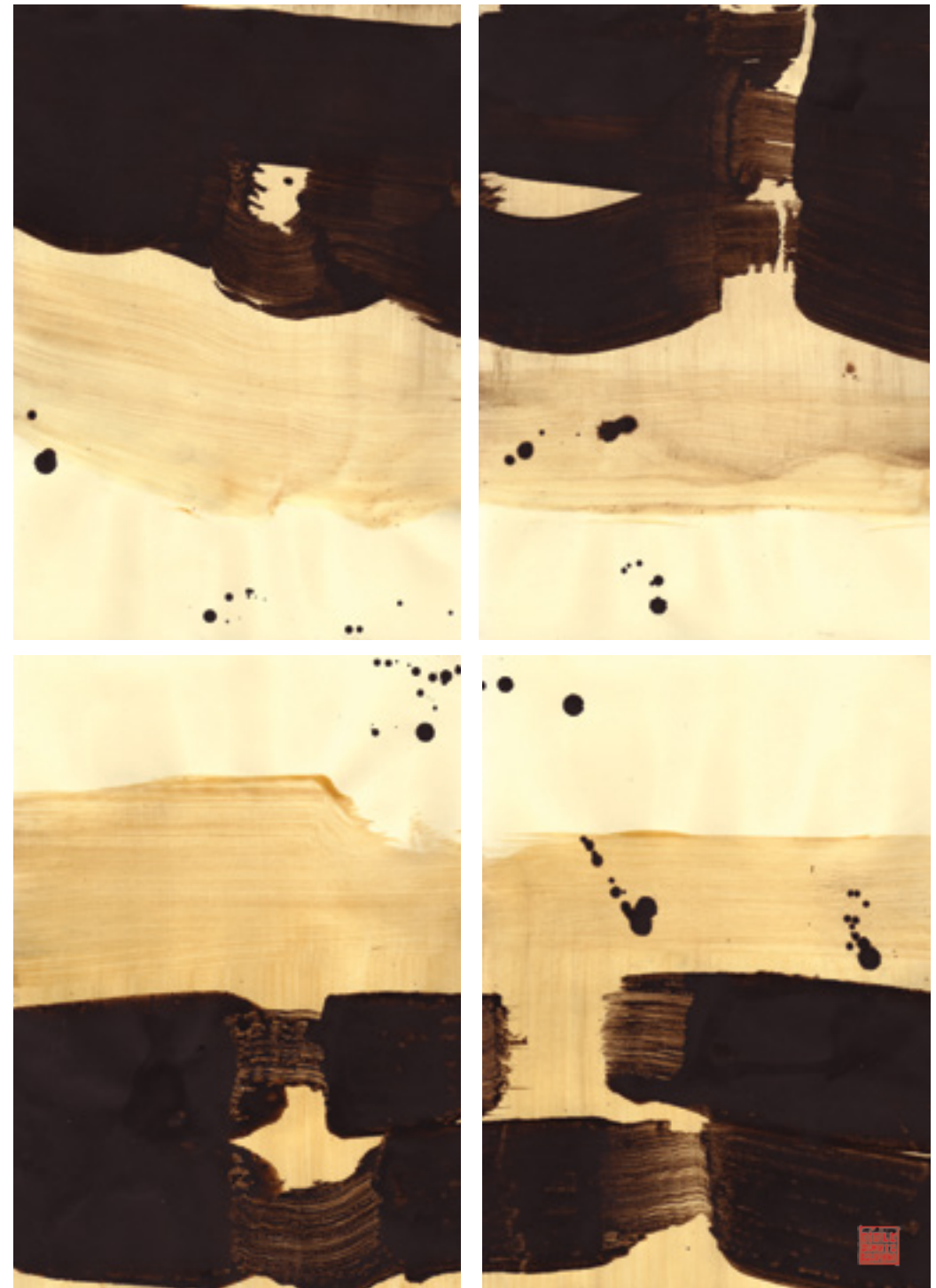
Nuage piste

云迹



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

nuages piste.
 dériver à l'océan de ses idées
 s'ouvrir des sentiers
 s'alléger à l'eau de xiao
 s'offrir des écrevisses.



Nuage piste, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Nuage piste

云迹

Nuage piste, 云迹 *yun ji*, le nom donné. Cette trace de nuées s'exprime sous le pinceau de Cécile en teintes sombres et brunes. Au premier regard, une inquiétude soudaine fuse des nuages ténébreux, compacts et courroucés, comme chargés d'une averse cinglante. Puis j'entre dans la profondeur de ce morceau de ciel. L'évanescence diaphane des masses dorées du second plan dilate alors mes pensées chagrines qui se muent en vapeurs ambrées, propices à la quiétude.

Polymorphes, les nuages induisent des sentiments contradictoires.

Les plus riches cités, les plus grands paysages, jamais ne contenaient l'attrait mystérieux de ceux que le hasard fait avec les nuages. Ces vers du *Voyage* de Charles Baudelaire manifestent la puissance captivante des fantasmagories que nous offrent les nuages, perpétuelle invitation à imaginer, à créer, à jouer. Les poètes de l'époque romantique ont inventé le terme *néphélobates*, ceux qui marchent sur les nuées. Les taoïstes chinois parlent de *chevaucher les nuées*. Ces termes engendrent un tangible retournement, invitent à s'interroger : de quel côté du ciel la vie véritable tressaille-t-elle ?

Dans *L'air et les songes*, Gaston Bachelard avance que *la vie aérienne est la vie réelle ; au contraire, la vie terrestre est une vie imaginaire, une vie fugitive et lointaine.*

Goethe a employé l'expression d'*engendrement réciproque* à propos des nuages. Vingt-deux siècles plus tôt, le grand penseur chinois Zhuangzi s'interrogeait : *Est-ce le nuage qui donne la pluie, ou la pluie qui donne le nuage ?* C'est que la graphie du mot nuage, 云 *yun*, en chinois était avant d'être simplifiée - 雲 - formée dans sa partie supérieure de 雨 *yu*, la pluie. Et dans sa partie inférieure, de 云 *yun*, le mouvement. Ce dernier élément exprimant à la fois la phonétique du caractère et le mouvement sinueux du nuage. Particulièrement savoureux ici, le mot 云 *yun* revêt aussi le sens de dire, de nommer. Quand au mot 迹 *ji*, que l'étudiant a traduit par piste, il signifie à l'origine la trace, au sens de l'empreinte de pas, mais aussi la forme, l'apparence, l'air.



Ces empreintes de nuages, images même de la métamorphose et de l'impermanence des choses, *hantent le ciel de la peinture* comme l'écrit Hubert Damisch dans sa *Théorie du nuage*.

À de rares exceptions près, il faudra en Occident attendre la Renaissance avant d'avoir une représentation figurée systématique des nuages dans la peinture. Les nuages y ont leur versant chrétien et leur versant antique. Loin d'être des objets de représentation réaliste, ils servent de véhicule transportant les corps divinisés vers le haut, comme dans *l'Assomption de la Vierge*, grand retable de Titien – pour la basilique des Frari à Venise ; ou inversement les corps célestes vers le bas, à la manière du Corrège, auteur de ce fascinant tableau dans lequel le nuage où se dissout le corps de Jupiter conquiert la belle *Io*. Le nuage-véhicule qui élève immortels et bodhisattvas est aussi de mise en Chine dans les images des paradis taoïstes et bouddhiques.

Le statut iconologique des nuages se transforme lorsque peu à peu le paysage, détaché des histoires bibliques ou mythologiques, devient un genre autonome de la peinture. Le ciel métaphysique se transforme en ciel météorologique. Les nuages y sont magnifiés par les grandes écoles paysagistes, notamment françaises au XIX^e siècle avec l'école de Barbizon et les impressionnistes.

Il existe en chinois une expression, 云根 *yun gen*, racine de nuage. C'est le nom poétique des rochers, des rocs de montagne. Dans la peinture chinoise de paysage, les nuages sont liés à la montagne. Ils participent de sa lecture symbolique ascensionnelle, ils sont le liant, le mouvement.

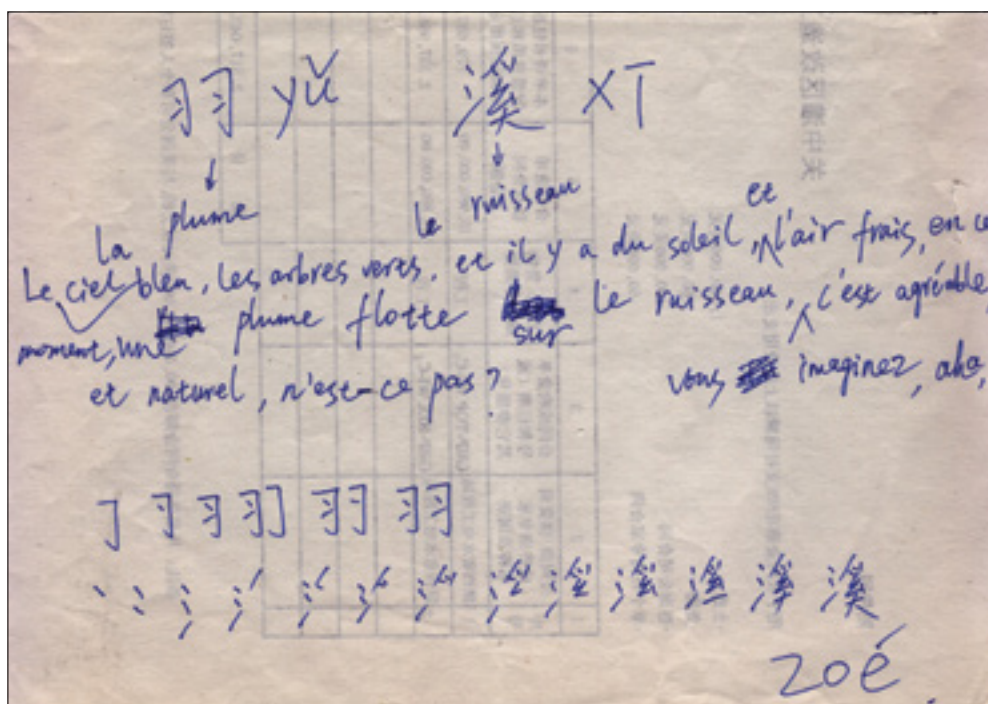
魂 *bun* et 魄 *po* sont les noms donnés traditionnellement en Chine aux âmes de l'homme. Cette notion d'une pluralité d'âmes n'a pas cours dans la pensée occidentale. Dans la conception extrême-orientale, la vie se forme au croisement du ciel et de la terre. On peut lire au chapitre neuf du *Huainanzi* : *Les souffles célestes* - 天氣 *tian qi* - *forment l'âme spirituelle* 魂 *bun* ; *les souffles terrestres* - 地氣 *di qi*, *l'âme corporelle* 魄 *po*. La partie gauche du caractère 魂 *bun* est 云 *yun*, nuage. Cette âme nuageuse, à l'heure de la mort, se sépare de l'âme terrestre pour voyager librement dans l'immensité du ciel. Vision de nature à nous consoler des mots du Livre de la sagesse : *notre vie passera comme les traces d'un nuage, elle se dissipera comme un brouillard*.



Yu xi

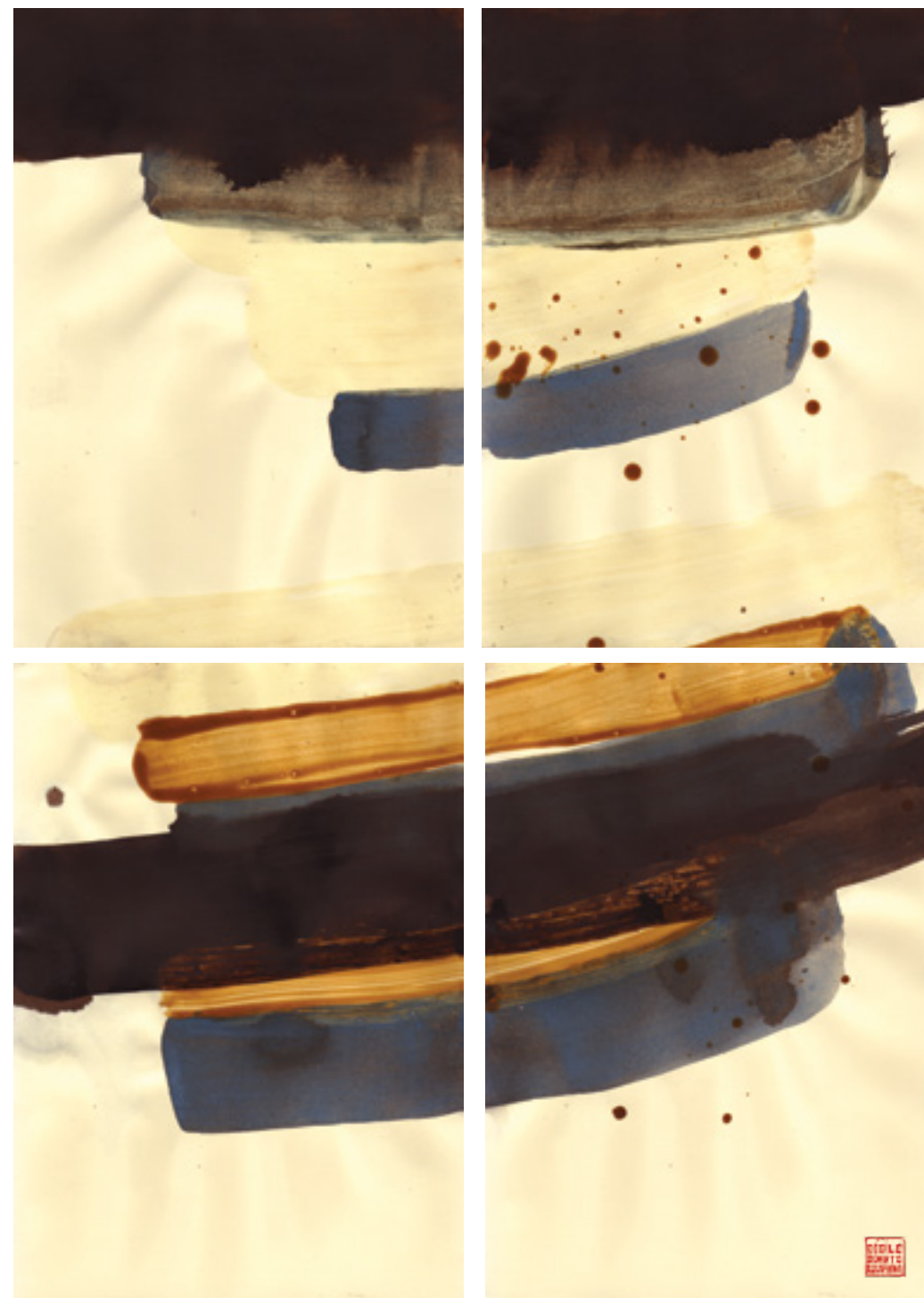
Plume ruisseau

羽
溪



Lettre de Zoé, 2006, campus de Xi'an

la plume et le ruisseau.
 détourner et contourner
 les rives de nos pensées.
 feindre et vover
 sur la sillage de nos visions.



Plume et ruisseau, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Plume ruisseau

羽溪

Sans cette transparence d'eau claire, cette coulée, ce clapotis de lumière dorée, on percevrait avec moins d'acuité les courbures tantôt bleu perdrix, bistres ou safranées de ces esprits de plume. Et quelques menues gouttes rougeâtres à la surface, éclaboussures terreuses des rives d'un ruisseau. C'est la vision apaisante qui s'offre à mon regard.

羽溪 *yu xi*, *plume ruisseau*, deux mots *naturels*, comme l'écrit Zoé dans sa lettre à Cécile, pour un nom éminemment poétique.

Le mot 羽 *yu*, signifie tout à la fois la plume, l'aile et l'oiseau. Dans les plus anciennes civilisations, on considérait que la peau de l'animal conservait des forces vitales que pouvaient absorber ceux qui s'en revêtaient. Il en était de même pour les plumes d'oiseaux, susceptibles de transmettre l'énergie solaire dont elles avaient capté le rayonnement. Porter les plumes d'un oiseau était ainsi non seulement hériter de son ardeur de vie mais aussi être en harmonie avec l'air, le souffle, passer dans une dimension différente, un au-delà du corps et du temps.

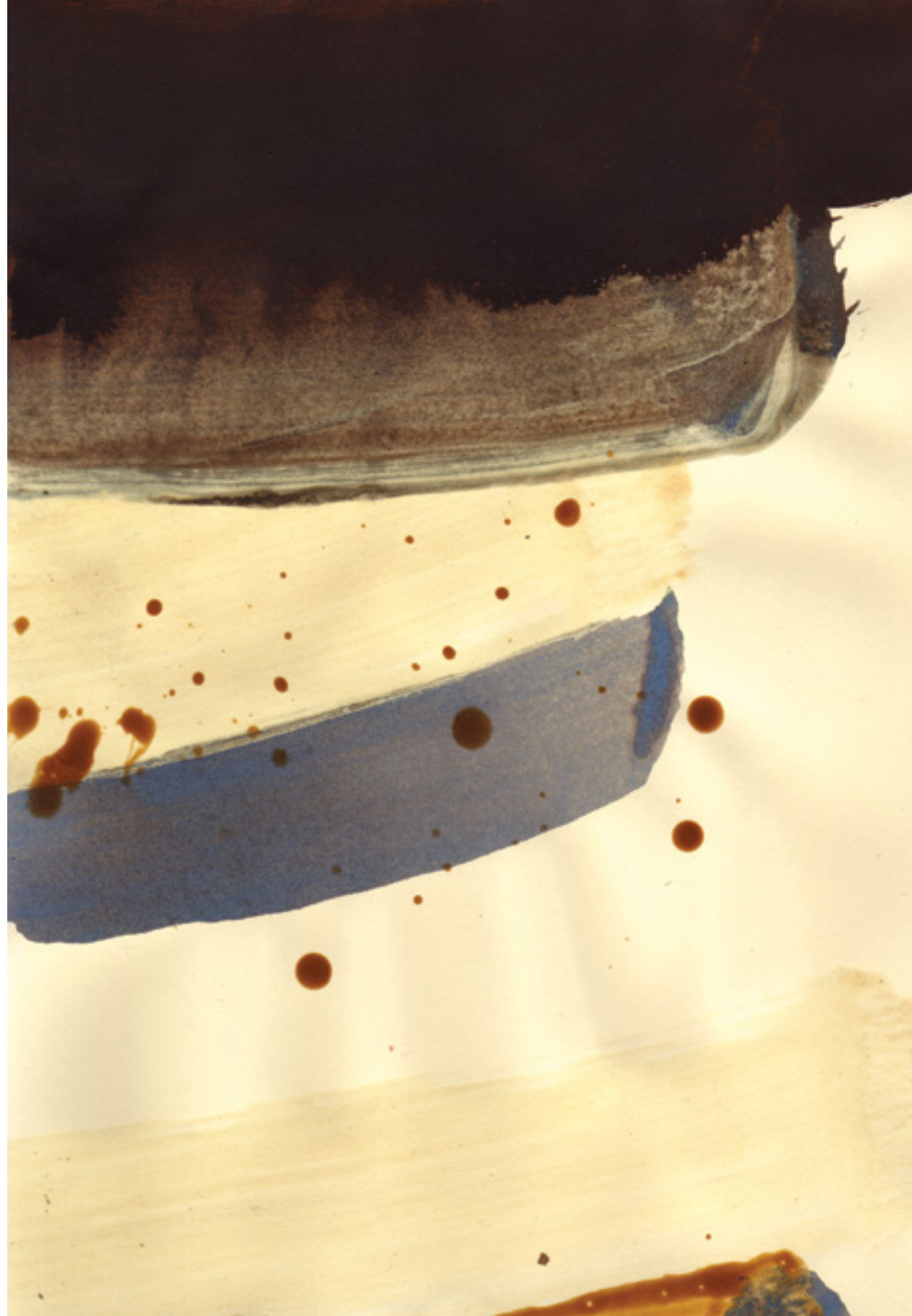
羽 *yu* est aussi un terme du *Tao*, relatif aux immortels.

Des anciens égyptiens aux chrétiens, le thème de *l'âme-oiseau* s'impose, exaltant l'invariant le plus délicat de la plume : son extrême légèreté.

Dans ces traditions, le vent, l'Esprit en tant que souffle l'anime, la fait vibrer. Comme semblent frissonner les ailes déployées de la déesse égyptienne Maat, peintes sur la paroi de la tombe de Nefertari dans l'antique Thèbes. Divinité de la justice, elle porte en outre une grande et unique plume sur la tempe, utile à l'heure de la pesée des âmes.

Bien que leur signification symbolique se soit diluée au fil des siècles, hommes et femmes ont rivalisé d'inventivité créative pour orner leurs couvre-chefs de toutes sortes de plumes. Et de Lucas Cranach l'Ancien à Pablo Picasso, les portraits de *Femmes au chapeaux à plumes* abondent dans l'histoire de la peinture.

En Chine, c'est au XVIII^e siècle que Jean-Denis Attiret, de son nom chinois Wang Zhicheng, missionnaire jésuite et peintre très apprécié de l'empereur Qianlong, brosse les portraits des princes mandchous aux coiffes ornées d'une plume de paon.



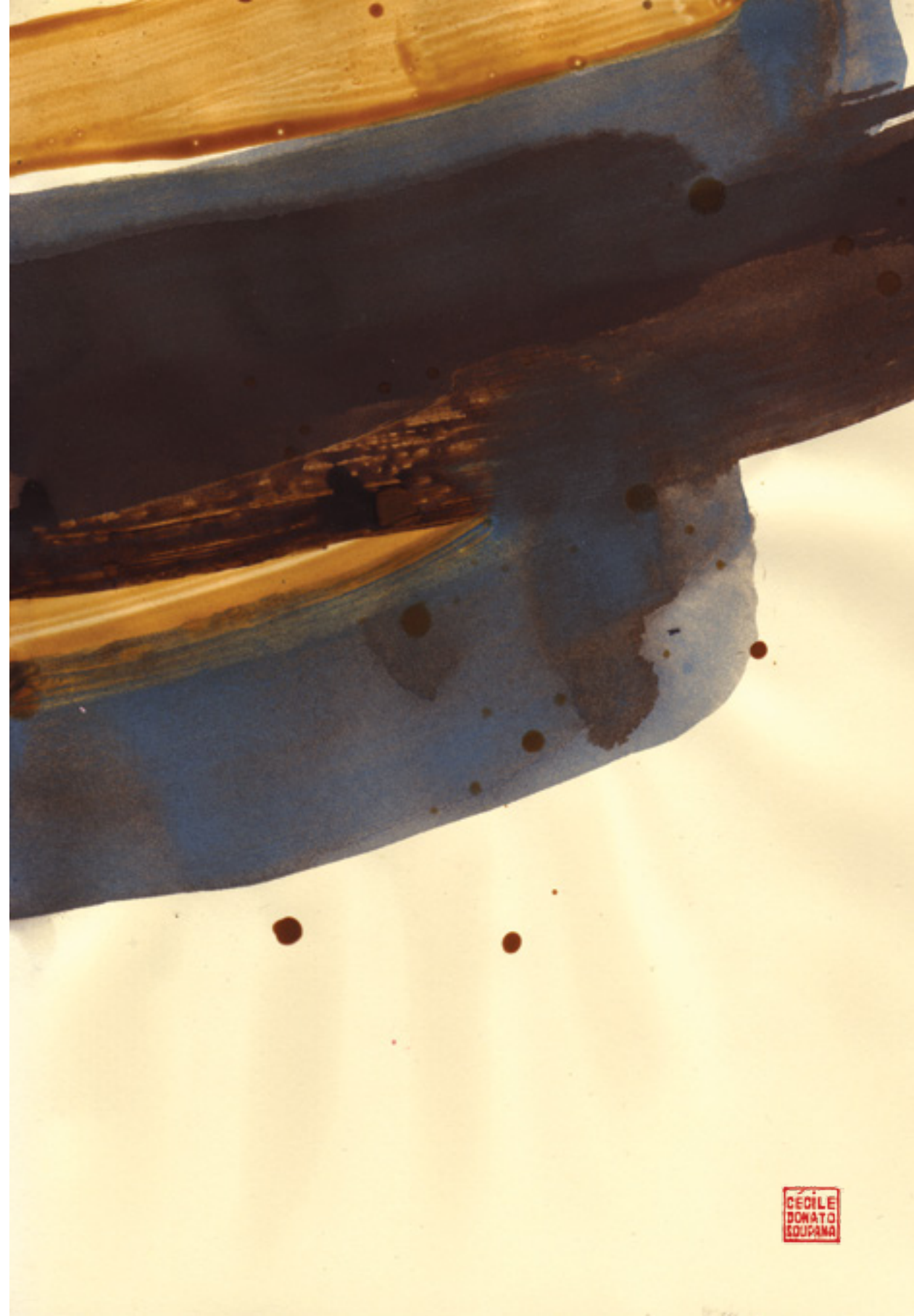
Parmi les nombreux sens du mot *plume*, celui d'instrument d'écriture, littéralement autrefois, par analogie ensuite et plus encore par métaphore celui d'écrivain...me viennent sous la plume. Combien les choses sont différentes en Extrême-Orient ! Là-bas en effet le geste de peindre et celui d'écrire, jusqu'à il y a peu, se confondaient dans le maniement du seul pinceau. Dans les poils de martre, de chèvre ou de renard des pinceaux chinois se dissimule un creux, un vide pouvant accueillir une réserve d'encre.

Creux, vide, sont d'autres sens du mot 溪 *xi*, *ruisseau*.

Naturellement, le radical de ce caractère tracé en treize traits est l'eau, 水 *shui*. Cette eau, en méandres, en flots, rivières, torrents et cascades, ruisselle sur les parois de pierre, le papier, et la toile depuis des millénaires. Saints, Nymphes, Vierges à l'enfant, fastueuses ou joyeuses assemblées se tiennent sur les rives, attendant un embarquement pour Cythère ou un déjeuner sur l'herbe. Le flot est tout aussi abondant en Chine. Omniprésent jusque dans le nom donné à la peinture de paysage : 山水 *shanshui*, montagne eau.

Le ruisseau peut aussi y serpenter à l'horizontale, de façon plus bucolique. Ainsi, exemple singulièrement attachant de la vie élégante et romantique menée par les intellectuels de la Chine ancienne, *La réunion du Pavillon des Orchidées*. Un thème souvent traité dans l'histoire de la peinture chinoise. Le peintre Fu Baoshi en donne une brillante illustration dans l'œuvre du même nom qu'il peint en 1956. Là, dans la forêt de bambous, des lettrés de la dynastie des Jin orientaux (316-420) vident des coupes de vin après les avoir fait flotter sur l'eau, conversent à même le sol, ou se promènent en composant ou en scandant des poèmes. Le tableau de Fu rend pleinement justice au raffinement de la scène décrite par Wang Xizhi, le grand calligraphe du IV^e siècle, dans sa très célèbre *Préface du Pavillon des Orchidées*.

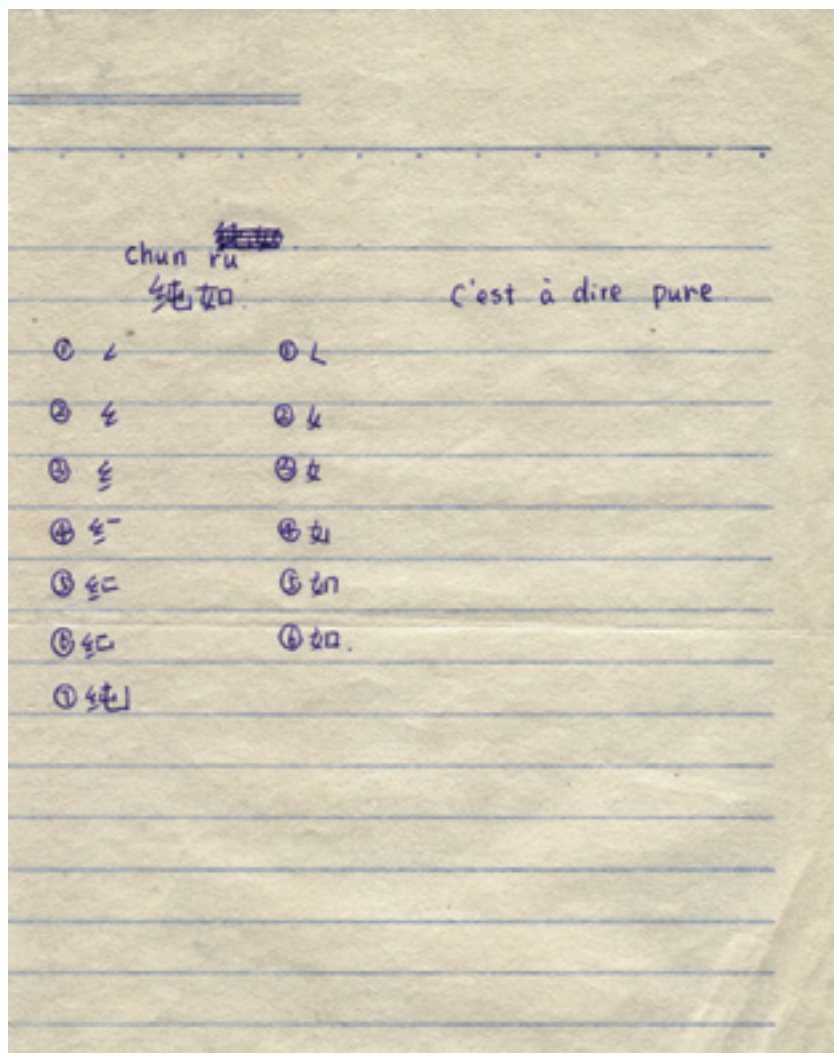
Gagnée par cet esprit de fête, je me figure la fluidité de la pensée. L'attraction qu'exerce sur elle le tracé du pinceau de Cécile, comme le vent, la soulève et la fait danser.



Chun ru

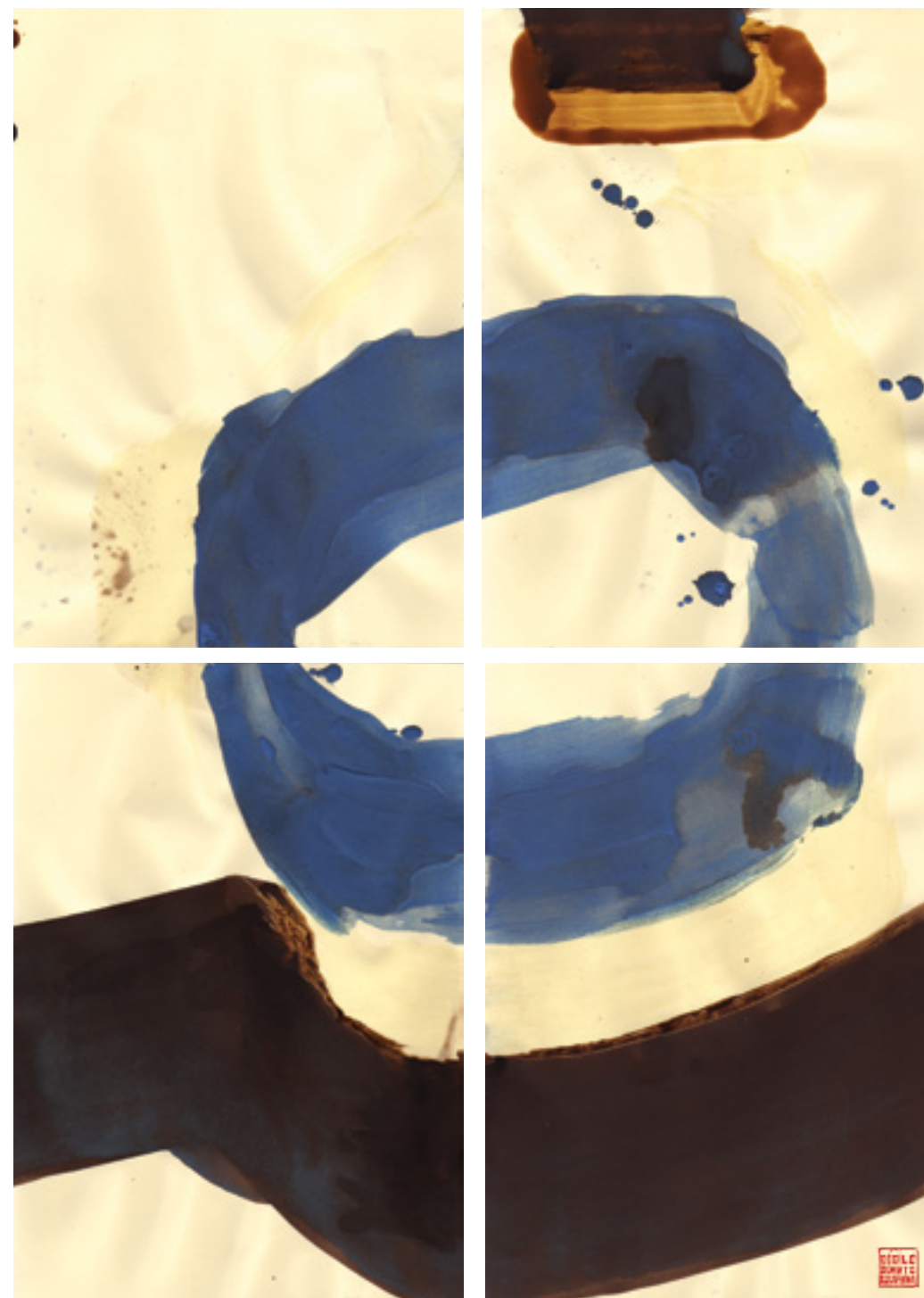
Pure

纯
如



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

Pure.
fluidité, mouvement
la durée, lentement
d'un horizon perdu.
reste l'étendue de son
centre.



Pure, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Pure

纯如

Don du nom 纯如 *chun ru*, Pure. La peinture naît, rotondité bleue, soutenue par une route terre de sienne du pinceau qui s'infléchit, s'incurve, s'élève, comme pour tracer un second cercle.

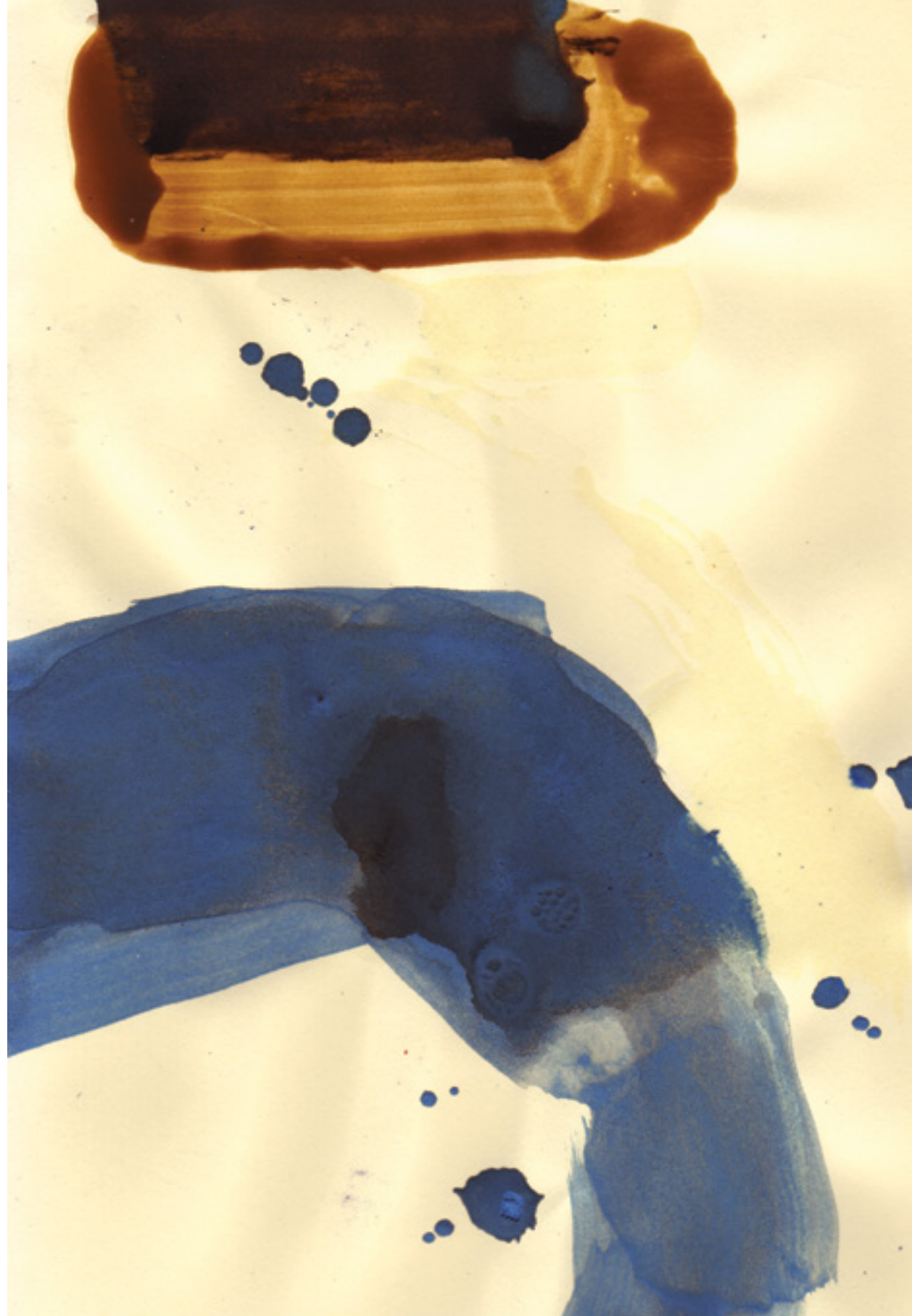
Représenter *Pure* dans une orbite, comme une réminiscence du geste de Giotto di Bondone. C'est Giorgio Vasari qui relate cette anecdote dans ses *Vies des artistes*. L'histoire se passe à Florence dans les années 1310. La renommée de Giotto était arrivée jusqu'aux oreilles du pape qui souhaitait enrichir la basilique Saint-Pierre de nouvelles peintures. Aussi envoya-t-il un émissaire demander un dessin à l'artiste pour juger de son talent. Giotto traça à main levée et à l'encre rouge *un cercle si égal de rayon et d'épaisseur que c'était une merveille à voir* où le souverain pontife reconnut son génie.

L'aréole du maître du trecento était rouge, couleur chaude aujourd'hui mais ressentie comme une teinte froide au Moyen-Âge en Occident.

Inversement, le bleu du nimbe de Cécile, était ressenti comme une tonalité ardente autrefois. Les grandes oppositions se mettent en ordre sur des schèmes circulaires dans l'espace et le temps.

Pure, sans tâche, sans mélange dans l'étymologie latine du mot en français.

Pure comme la soie, déterminatif du caractère 纯 *chun*, en chinois. Un tourbillon de feuilles d'automne dessine dans le vent froid de l'hiver une forme pure. Deux cœurs blessés se séparent, ne reste que la trace humide et ronde des verres ou des bols de thé sur la table d'un restaurant choisi à la hâte à Paris ou à Xi'an. Et plus tard le reflet pur de la lune s'expande en cercles concentriques sous les rebonds de la pierre lancée dans l'eau du lac, comme dans les rythmes circulaires d'une toile de Sonia Delaunay.



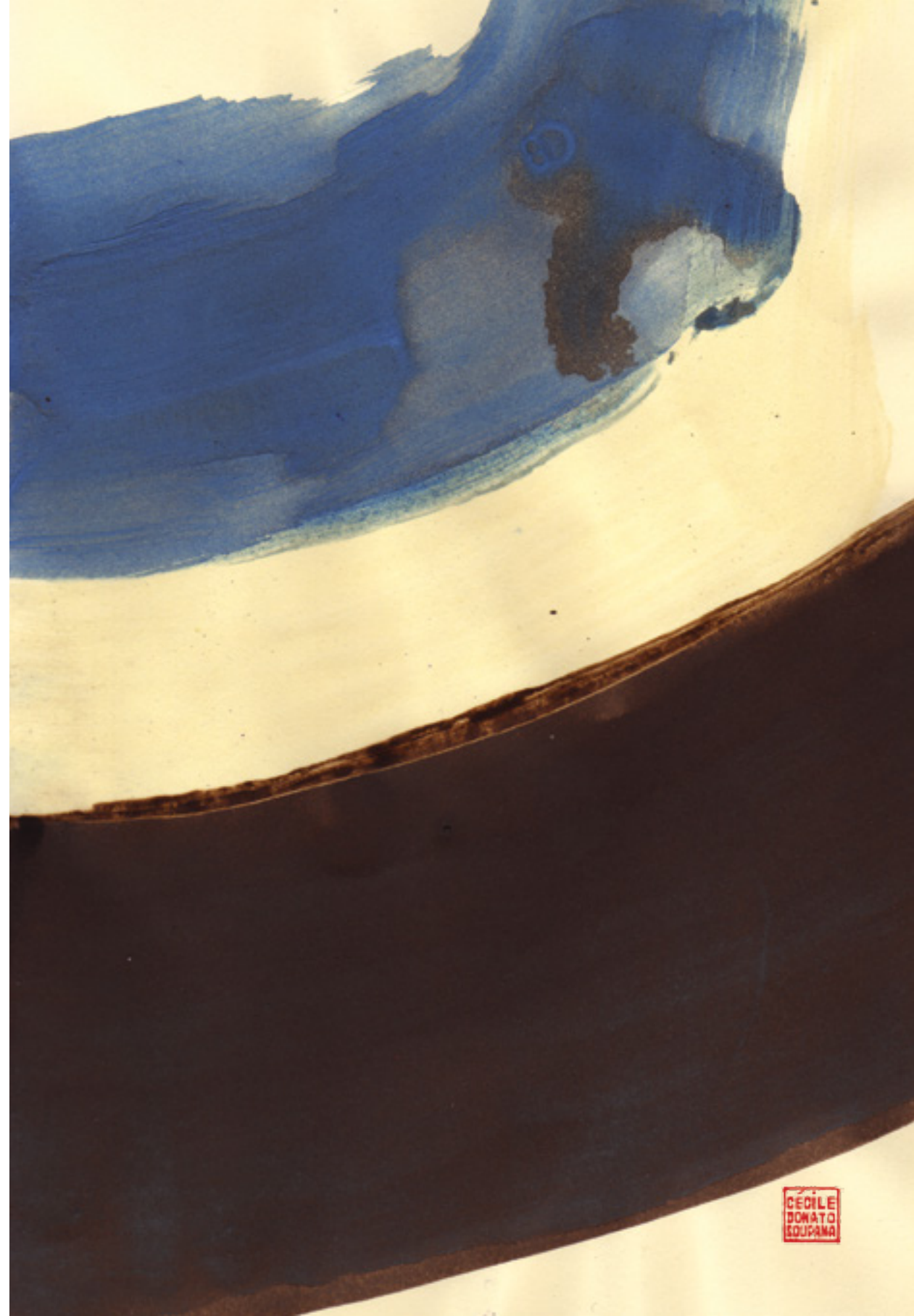
Pur un disque *bi*, pièce de jade circulaire percée en son centre, instrument du culte funéraire selon des pratiques datant de la plus haute antiquité chinoise. Les croyances associées à ces disques changent selon les époques. Mais la coutume, consistant à protéger le corps du défunt et à en préserver la pureté demeure. C'est sous la dynastie chinoise des Han (206 av.J.-C. - 220) qu'ils sont associés au Ciel et à sa forme circulaire, par opposition à la terre représentée par une forme carrée.

纯如 *chun ru*, deux caractères de sept et six traits, qui réunis signifient *harmonieux* en parlant de musique, geste aérien du calligraphe qui les trace dans un même élan. Geste pur du pinceau de Cécile qui interprète ce nom offert. Attitude concentrée sur son regard intérieur. Ne pas vouloir, laisser advenir une joie pure. Un geste comme un rite, une danse, la danse du pinceau.

Il prend sa place dans l'universalité des rituels circulaires : circumambulation autour d'un autel ou d'un arbre sacré, pèlerinage autour d'un stupa, dans le labyrinthe de la cathédrale de Chartres.

Contempler le cercle pur, c'est faire l'expérience du Soi. C'est espérer atteindre à l'éveil, lorsque soudain la circonférence et le centre sont Un. Les mots attribués à Hermès Trismégiste, *Dieu est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part*, font écho à ceux d'un traité taoïste : *Si on laisse la lumière circuler en cercle, toutes les forces du ciel et de la terre, de la lumière et de l'obscurité se cristallisent*.

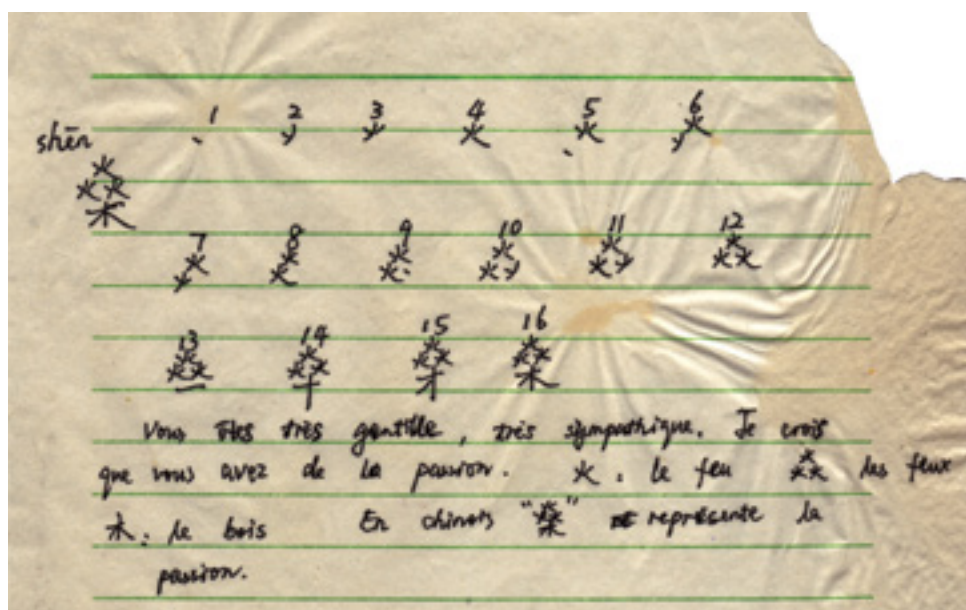
À contempler la peinture incarnant le nom 纯如 *chun ru*, la pureté esthétique de sa forme, on discerne, au cœur de l'activité créatrice, un espace émotionnel ouvert par le manque originare de réponse...pure.



Shen

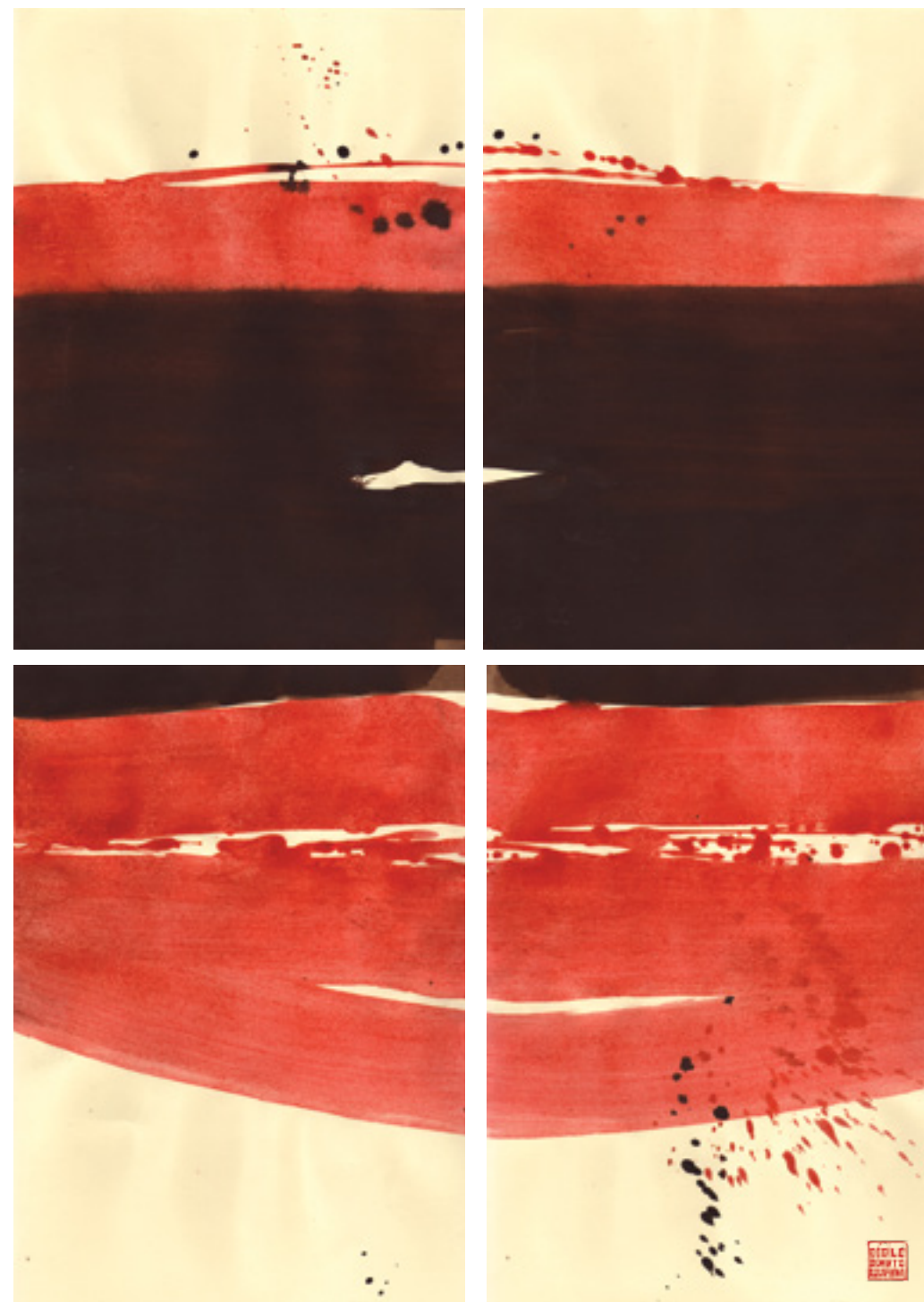
Passion

燦



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

Passion.
concupir
brûler
aimer
brûler
se plier à l'envie.



Passion, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Passion

榮

Pièce de bois incandescente, cernée de braises crépitantes en étincelles d'encre rouge, la peinture de Cécile allume une émotion éruptive. La passion est fille de l'émotion.

榮 *shen*, Passion, nom choisi. Il va de soi qu'il s'agit ici de la passion de peindre. Celle qui provoque – littéralement, qui appelle à venir devant – le geste de l'artiste. Celle, considérée par Hegel comme une concentration dans l'individu des forces et des besoins tendus vers un dessein, qui est un moteur du développement des œuvres artistiques. Celle sans laquelle *rien de grand ne s'est accompli dans le monde*, selon la formule d'Helvétius. Cécile, que la passion enflamme, met son art au service d'un propos troublant sur cet embrasement du cœur.

J'envisage les générations de peintres qui se sont succédées, siècle après siècle. Bien que les personnalités de ces artistes, leurs contingences géographiques, sociales et politiques aient été très différentes, tous ont été possédés par une même exaltation. La passion de peindre.

Nous qui contemplons leurs œuvres, longtemps après qu'ils aient disparu, ou dans leur contemporanéité, sommes avides de nous nourrir de leur énergie, incarnée dans la peinture, vivante.

Le mot peintre se dit en grec ancien *zôgraphos*, celui qui écrit avec le vivant. On songe au mythe qui attribue à une jeune fille amoureuse l'invention de la peinture et la réalisation du premier portrait, relaté au I^{er} siècle par Plin l'Ancien dans son *Histoire naturelle*. C'est la fille du potier Dibutadès de Sicyone établi à Corinthe. Pour garder l'image de son amoureux qui s'en va à la guerre, elle trace sur le mur avec un morceau de charbon la ligne du profil du jeune homme grâce à l'ombre projetée par sa lampe. Après la mort du jeune héros, le potier transformera le contour de l'ombre en un relief de terre qu'il mettra à cuire dans son four en enflammant le charbon de bois que sa fille tenait à la main dans la nuit du départ.



L'homme a naturellement la passion de connaître ; et la preuve que ce penchant existe en nous tous, c'est le plaisir que nous prenons aux perceptions des sens, écrit Aristote dans le livre premier de sa *Métaphysique*. Notre passion de regardeur s'abreuve à la source de celle de l'artiste. Contempler la peinture, se laisser étonner. *C'est entre cet étonnement et la volonté d'intelligibilité qui s'ouvre en lui que le regard devient pensée [...]*, révèle Jean-Christophe Bailly dans son *Atelier infini*.

Pensée ardente comme le feu qui consume le bois. *Ardent* est la signification première de 燊 *shen*, ce mot chinois choisi pour Cécile. Il a aussi le sens d'abondant, nombreux et par extension de passion. Le radical du caractère 燊 *shen* est 木 *mu*, le bois, surmonté de 炎 *yan*, la flamme, l'étincelle, lui-même composé de trois 火 *huo*, le feu. On est tenté d'y voir l'universalité de la métaphore du feu dévorant de la passion.

De l'Occident à l'Extrême Orient, une même image brûlante de cet emportement a cours. Elle attise aussi la passion de connaître, de nommer pour reconnaître. Évoquer les invariants de la peinture, le point, la ligne, le plan, la couleur. Choisir l'abstraction qui délivre de l'identification à des situations concrètes, incite à tourner le regard vers notre intériorité. La passion de la peinture rend libre. Libre de s'approprier l'œuvre, de se saisir de son territoire pour y projeter notre intimité. Libre de laisser s'y consumer les scories de nos contradictions et de nos doutes.

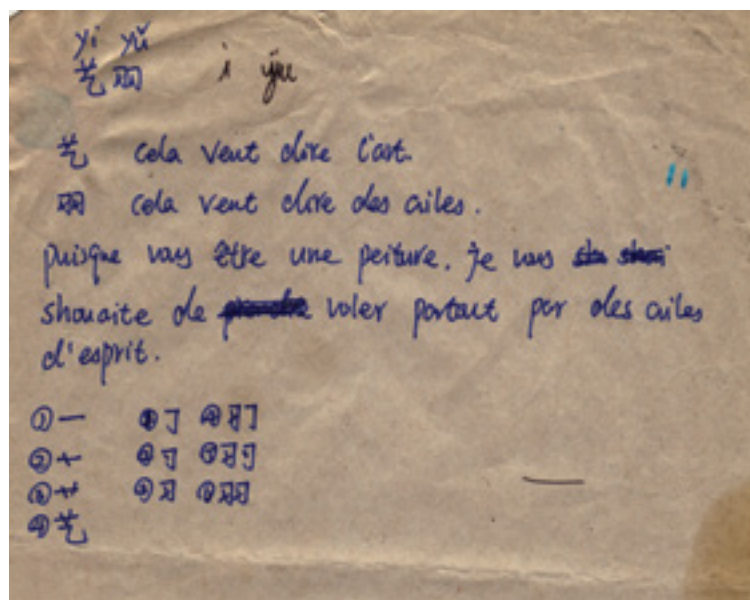
Ces passions, peindre, regarder, comme les passions d'amour, les passions mystiques, ne sont-elles pas attisées par la conscience de la mort, de cette limite que l'on sait posée là, quelque part ? Seuil qui nous signifie l'extrême exigence de la vie, l'urgence à se laisser saisir par le désir de créer, contempler, nommer.



Yi yu

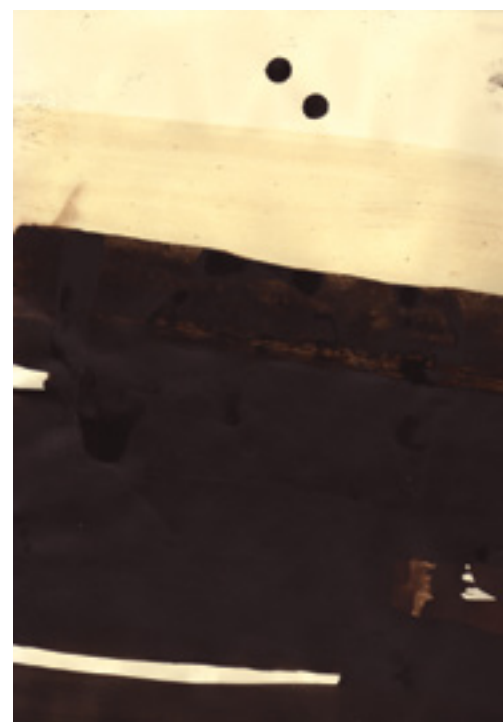
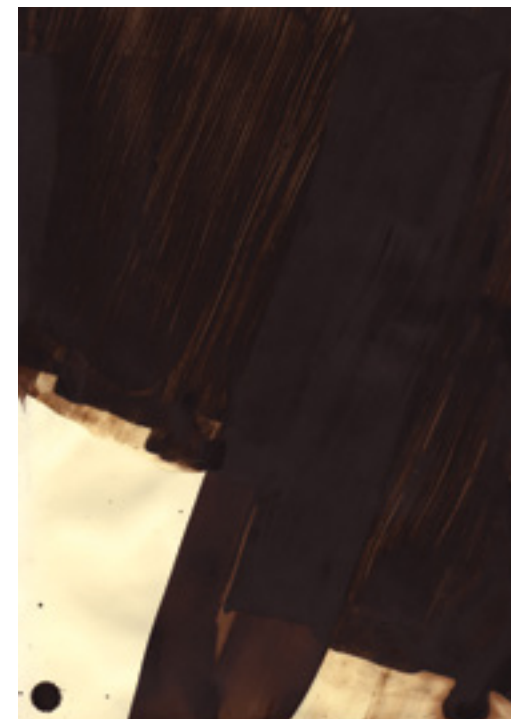
Les ailes de l'art

艺羽



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

les ailes de l'art.
 tracer, gorgé d'encre
 à coup de pinceau
 les noirceurs
 éblouissantes échappées.



Les ailes de l'art, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Les ailes de l'art

艺羽

Sur le papier, la tension des ailes, du pinceau, de la pensée est palpable. Il y a le mouvement, le vol à tire-d'aile de trois grives brunes qui portent en elles toute la densité de leur sombre beauté. Il y a l'émotion de la sensation d'élévation qu'en tant qu'attribut de l'oiseau, ces ailes d'esprit de Cécile révèlent.

艺羽 *yi yu*, nom proposé. 艺 *yi*, cela veut dire l'art ; 羽 *yu*, cela veut dire des ailes. *Puisque vous êtes une peinture, je vous souhaite de voler partout par des ailes d'esprit*, écrit l'étudiant chinois avec beaucoup de poésie.

Un proverbe yiddish dit que l'on ne peut donner que deux choses à ses enfants, des racines et des ailes. Ces *ailes d'esprit*, permettent d'aller voir plus loin, au-delà de l'horizon commun. De ne pas rester prisonnier des préjugés du corps social de notre temps, de se représenter le monde où nous sommes nés non comme *Le monde* mais comme un monde possible. Je contemple la peinture de mon amie et songe que l'art parfois, d'un seul battement d'aile, allège nos existences. Qu'il nous fait oublier un moment le poids de l'incompréhension, de l'âpreté de ce monde.

Art qui invite à considérer aussi les mondes d'à côté, de l'autre côté du monde ; à voler au-dessus des mondes reconstitués d'hier et des mondes construits en pensée comme des avenir possibles.

Dans l'imaginaire des peuples anciens, l'aile est la propriété des dieux.

Dans l'art, toute forme entourée d'ailes échappe au monde profane. Si loin que l'on revienne sur la ligne du temps, les ailes de l'art se sont continuellement déployées vers une lumière aussi éblouissante que sacrée. Des parois des temples de l'ancienne Égypte où resplendit le soleil ailé du dieu Horus, aux portes des antiques cités assyriennes où veillent les taureaux androcéphales ailés ; de l'île de Samothrace où les longues ailes de marbre de la *Victoire* surplombaient autrefois la mer Égée et aujourd'hui le grand escalier Daru au musée du Louvre, le génie de ces artistes dont on ne sait le nom plane encore autour de nous.

Quand celui des peintres baroques du XVII^e siècle se manifeste dans la représentation de la chute d'Icare, il nous envoie à travers les siècles un message de vigilance. À vouloir se frotter trop vite, trop près, sans conscience à la lumière, la cire qui maintient nos ailes pourrait bien fondre elle aussi. Et nous serions comme *L'Albatros* de Charles Baudelaire : [...] *semblable au prince des nuées. Ses ailes de géant l'empêch[a]nt de marcher.*



Pourtant la rédemption par l'Amour et la magnificence des ailes d'Eros sous les pinceaux des peintres, de l'Antiquité au XIXe siècle, nous invitent à la joie. Ces ailes-là incarnent l'allégorie métaphysique de l'union de l'âme humaine et de l'amour divin.

L'émotion esthétique la plus intense pour moi s'origine dans la contemplation des ailes des séraphins, chérubins, et autres anges qui sont multitude extraordinaire dans l'histoire de la peinture. Heureux celui qui a gravi l'escalier qui mène aux cellules du couvent San Marco à Florence. Il gardera sa vie durant le souvenir saisissant des ailes chamarrées de l'archange Gabriel dans *l'Annonciation* de Fra Angelico, peinte à fresque sur le mur.

Loin, loin vers l'Est, sur les pierres gravées ou les briques estampées de la Chine ancienne on peut encore lire le culte des immortels taoïstes et voir s'envoler ces *hommes divins des monts Gushe, à la peau blanche comme la neige* [...], ces personnages ailés, aériens, qui *se nourrissent des six souffles et s'abreuvent de rosée*, tels que les évoque le sage Zhuangzi.

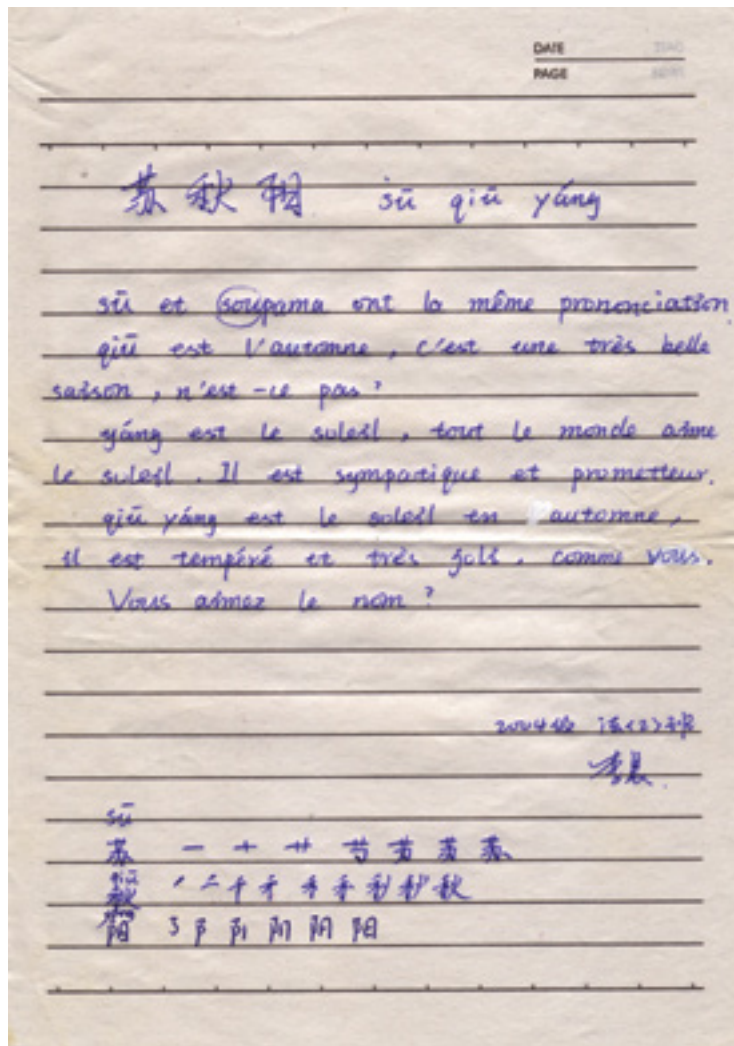
艺羽 *yi yu*, nom choisi ici pour Cécile, deux mots dont l'examen des sens connexes révèle les aspects à la fois pratiques et poétiques de l'âme chinoise cherchant avant tout l'harmonie avec la nature. 艺 *yi*, l'art, caractère simplifié de quatre traits qui en comptait à l'origine dix-huit - 藝 - signifie aussi planter, cultiver, tout autant que talent et habileté. 羽 *yu*, l'aile, désigne encore la plume, l'oiseau et l'ami fidèle. C'est celui que l'on emploie pour nommer les plumes symboliques des immortels, 仙 *xian*, en chinois. L'idéogramme qui désigne ces derniers combine le signe de l'homme, 亻 *ren* et celui de la montagne, 山 *shan*. Cette association évoque l'idée que ces ermites taoïstes sont devenus des *êtres-montagnes* dont le cœur est apaisé comme est en voie de l'être celui qui frotte son regard à la peinture de ces ailes brunes sur la belle page et s'élève avec elles.



Su qiu yang

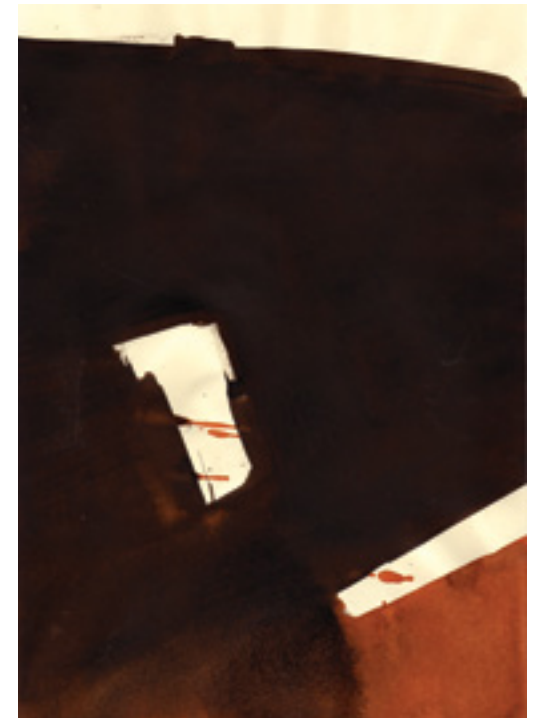
Soleil d'automne

苏
秋
阳



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

Soleil d'automne.
juste là, en instant
le noir
nos souvenirs d'enfance
juste là, une éternité
perdue
nos illusions à venir.



Soleil d'automne, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Soleil d'automne

秋阳

Soleil d'automne, 秋阳 *qiu yang*, un nom mélancolique.

À la surface du papier de Cécile, je vois l'astre du jour à son couchant peser sur la pâleur d'une dune désertée. Sa chaleur d'ostensoir, vive encore, se délite en projections désordonnées d'encre rouge. Tandis que vers son faite, inexorablement, l'ombre gagne.

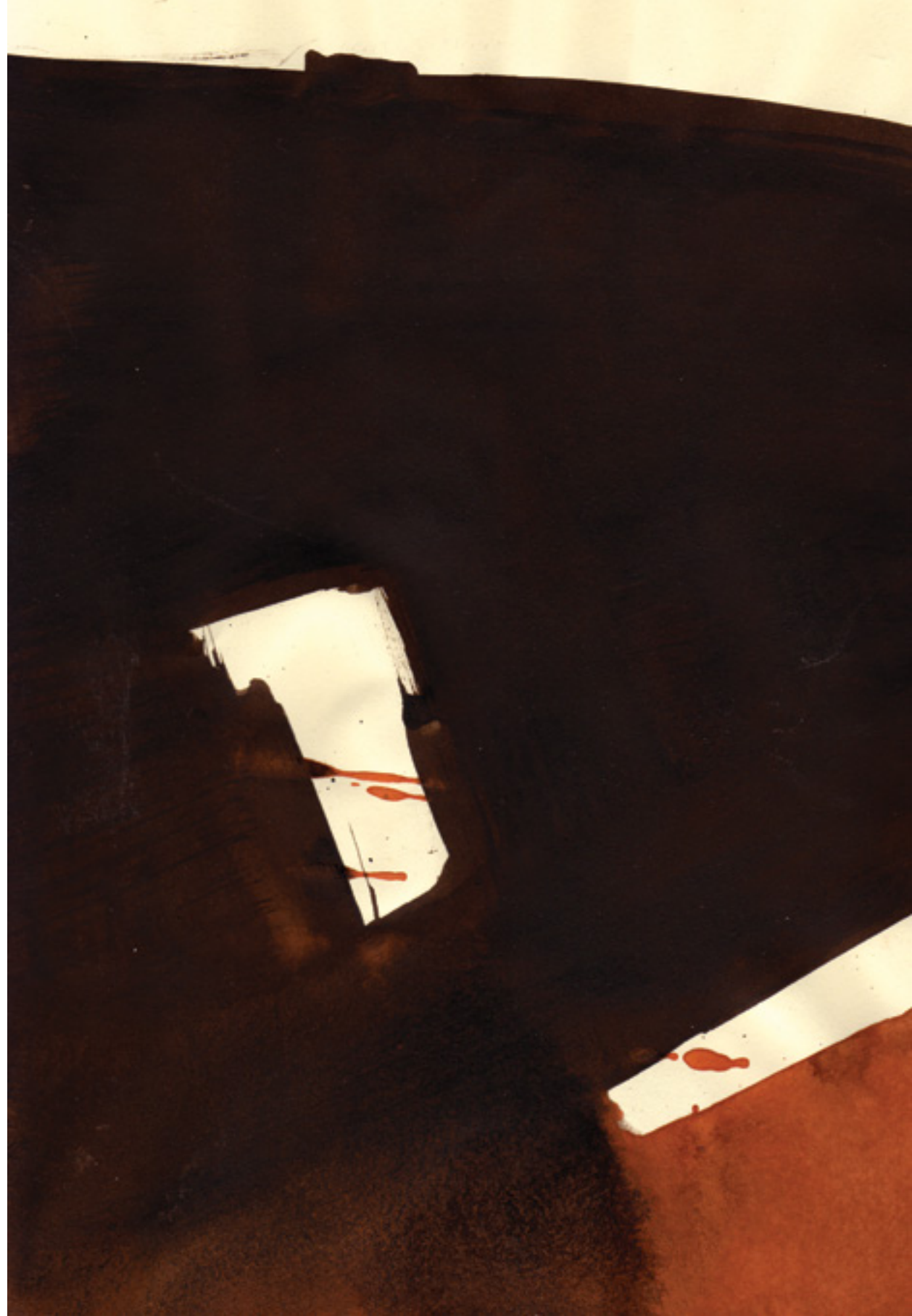
La langue chinoise a aussi une expression pour dire cette chaleur, cette douceur que nous appelons *été indien* comme les américains du nord au XVIII^e siècle, ou *été de la Saint Martin*.

秋老虎 *qiu lao bu*, c'est-à-dire *Tigre d'automne*, dit ce soleil, ce temps exceptionnellement chaud en automne. Le caractère 秋 *qiu* qui désigne l'automne, associe l'idéogramme du grain 禾 *he*, et celui du feu 火 *huo*. Il signifie aussi le temps des récoltes.

On pense aux divines peintures de *Fleurs et Oiseaux*, un des genres les plus délicats de la peinture chinoise. Depuis les dynasties des Song (960-1279), les artistes n'ont cessé de se pencher sur la nature, de capter son chant, d'être en résonance avec elle. La forme, précision cristalline, d'un trio de libellules rouges, ocres et grises se détachant sur le papier d'un merveilleux rouleau, *Début d'automne*, du peintre du XIII^e siècle, Qian Xuan, surgit dans ma mémoire.

Et de songer aussi à l'énigmatique et virtuose *Automne*, une des quatre huiles sur toiles de la série *Les saisons* que Giuseppe Arcimboldo a peint au XVI^e siècle. Un visage aux cheveux faits de grappes de raisins, feuille de vigne et citrouille, à l'œil de prune, au nez de poire, à la bouche de châtaigne éclosie et à l'oreille de champignon orné d'une figue trop mûre.

Maturité, déclin de la vie sont aussi un des sens du caractère 秋 *qiu*.



Et qui mieux que Sainte Beuve dans son *Volupté* évoque métaphoriquement cette mélancolie devant la fuite du temps ? [...] *je m'enfonçais avant le soir ; en mes après-dînées silencieuses, durant cet automne de la journée, où les ardeurs éblouissantes du ciel s'étalent en une claire lumière, si largement réfléchie, et où la voix secrète du cœur est en nous la plus distincte, dégagée de la pesanteur de midi et des innombrables désirs du matin.*

Peut-être Verlaine et ses sanglots longs des violons de l'automne qui blessent son cœur d'une langueur monotone. Dans sa *Chanson d'automne*, à fendre le cœur le plus dur, le poète maudit poursuit : *Tout suffocant et blême, quand sonne l'heure, je me souviens des jours anciens et je pleure.* Et il s'en va au vent mauvais qui l'emporte de-çà, delà, pareil à la feuille morte.

Malgré l'anachronisme de la correspondance, ma préférence va à la délicate sobriété des poètes chinois classiques, spécialement aux vers parallèles de Du Fu (712-770), traduits par François Cheng : *Partout, sur le haut mont, les feuilles tombent des arbres. Sans fin, vers le lointain, le fleuve roule ses vagues.* Ce dernier nous éclaire sur le grand poète de la dynastie des Tang (618-907), en soulignant que *ces vers empreints de nostalgie chantent la grandeur de la nature et la désolation que l'homme éprouve devant la brièveté de son destin.* Ces vers condensent avec une remarquable économie de moyens le sentiment de l'impermanence des choses.

Il en est de la peinture de Cécile comme du langage. Comme le dit très bien René Huyghe dans son *Dialogue avec le visible : le moment vient où la mémoire entraînée [...] permet de passer sous silence ce qu'instinctivement elle supplée. L'éducation de l'œil, de même, autorise le condensé, l'ellipse, voire la simple allusion.*

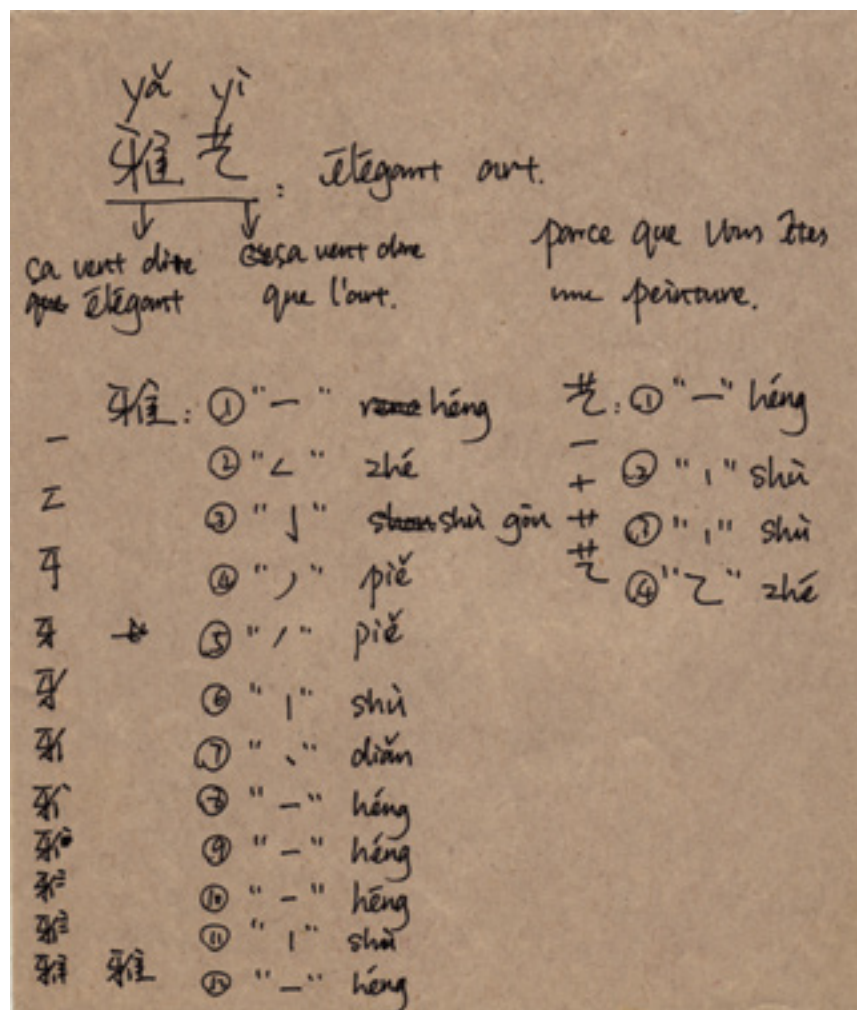
C'est la puissance de la peinture et la force de l'abstraction que concentre ici l'artiste qui a toute mon admiration.



Ya yi

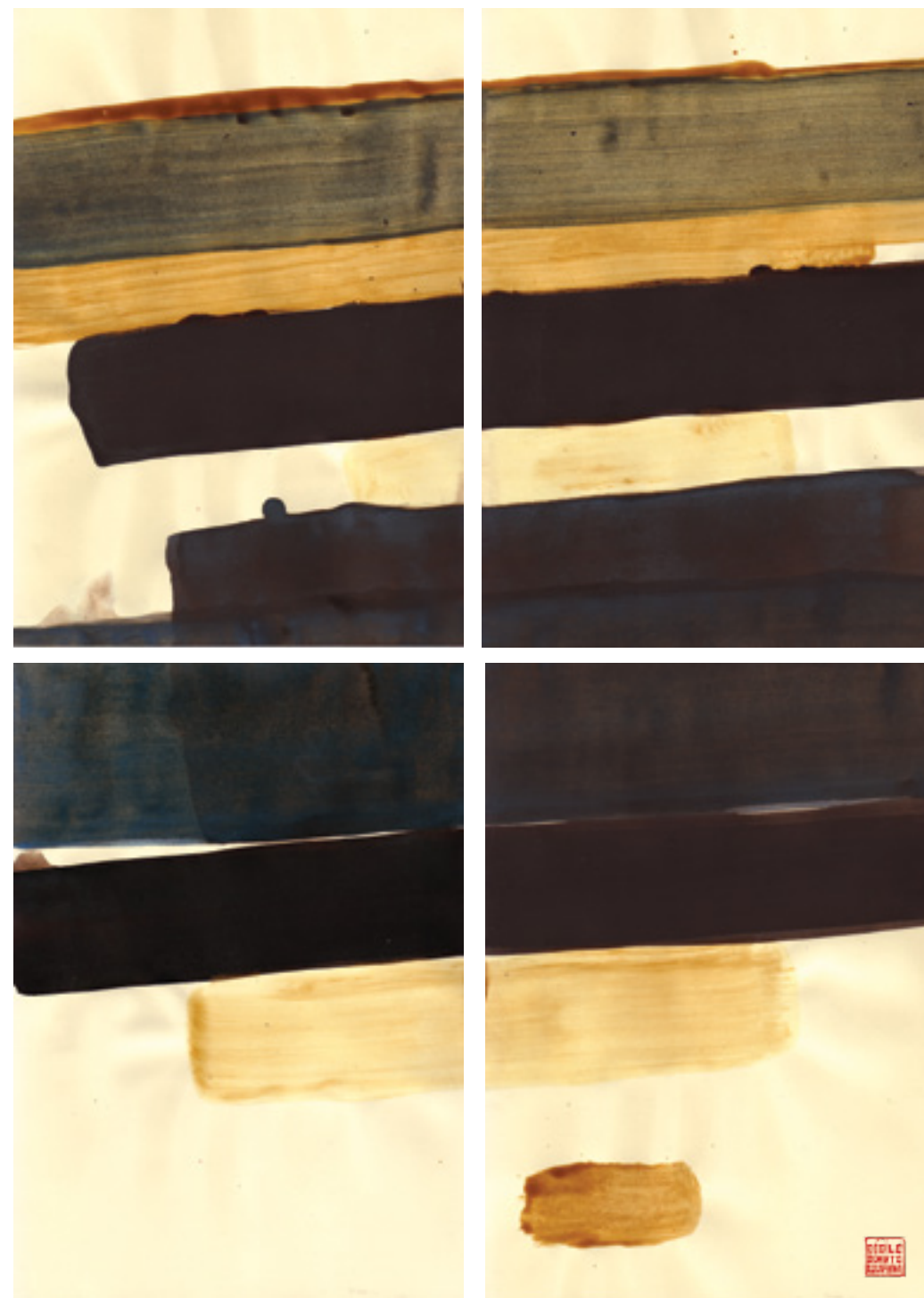
Élégant art

雅
艺



Lettre d'étudiant, 2006, campus de Xi'an

élégant art.
 la brièveté du geste
 l'immensité de l'espace
 la subtilité de l'incorporation
 être une espèce
 élégante.



Élégant art, 2015, encre & pigment sur papier, 42 x 59,4 cm

Élégant art

雅艺

La première lisière est une attente que le second linéament vient combler. Ainsi s'agrègent les lignes tracées par le pinceau de Cécile. Telles ces boues colorées que sont avant leur concrétion les pierres. Ces strates de jaspes en devenir, agate et cornaline translucides, obsidienne opaque, héliodore transparent et quartz bleu nuit dessinent une topographie gemmologique de la mémoire.

雅艺 *ya yi*, élégant art. Un nom si indéfinissablement juste est donné ici. Quoi de plus insaisissable que l'élégance en effet ? Elle a quelque chose de fugitif et d'évanescent. *Qu'est-ce que le temps ?* demande Saint Augustin. *Si personne ne me le demande, je le sais. Mais si on ne me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus.* La même complexité apparaît pour penser un art élégant.

Assurément il est question de grâce faite d'harmonie, de légèreté et d'aisance dans la forme et les lignes, dans le mouvement.

En écrivant ces mots j'entends les premières notes du *concerto pour clarinette en la Majeur K 622* de Mozart ; je suis des yeux le geste furtif de Romy Schneider relevant sa voilette de tulle noir juste assez pour porter à ses lèvres une coupe de champagne et la remettant aussitôt en place, devant la caméra de Robert Enrico ; je contemple, fascinée, la pâleur de clair de lune du visage émergeant de la brillante robe de taffetas noir de *La comtesse de Loynes* figée dans la grande toile d'Amaury-Duval sur les cimaises du musée d'Orsay.

Méditant sur cette notion d'art élégant, je vois encore surgir l'image d'un dragon bleu de cobalt à trois griffes gambadant joyeusement sur la panse rebondie d'un vase-bouteille de porcelaine *qinghua* à long col.

Et plus loin dans ma mémoire, cette exquise peinture, œuvre de Du Jin, dont le seul titre dit toute l'élégance raffinée de l'intimité d'une maison lettrée au XVI^e siècle en Chine du Sud. *Prendre du plaisir à regarder des antiquités*, 玩古图 *Wan gu tu*, est le titre de ce délicat rouleau, encre et couleurs sur soie. La scène se passe au début de l'été dans un jardin, au bord d'un fleuve contenu par une digue surmontée d'une élégante balustrade. Pour échapper à la chaleur sous les frondaisons et profiter du jardin, on a sorti le mobilier et voici que des serviteurs s'affairent pour apporter les diverses pièces de collection à disposer sous le regard du maître de maison et d'un invité.



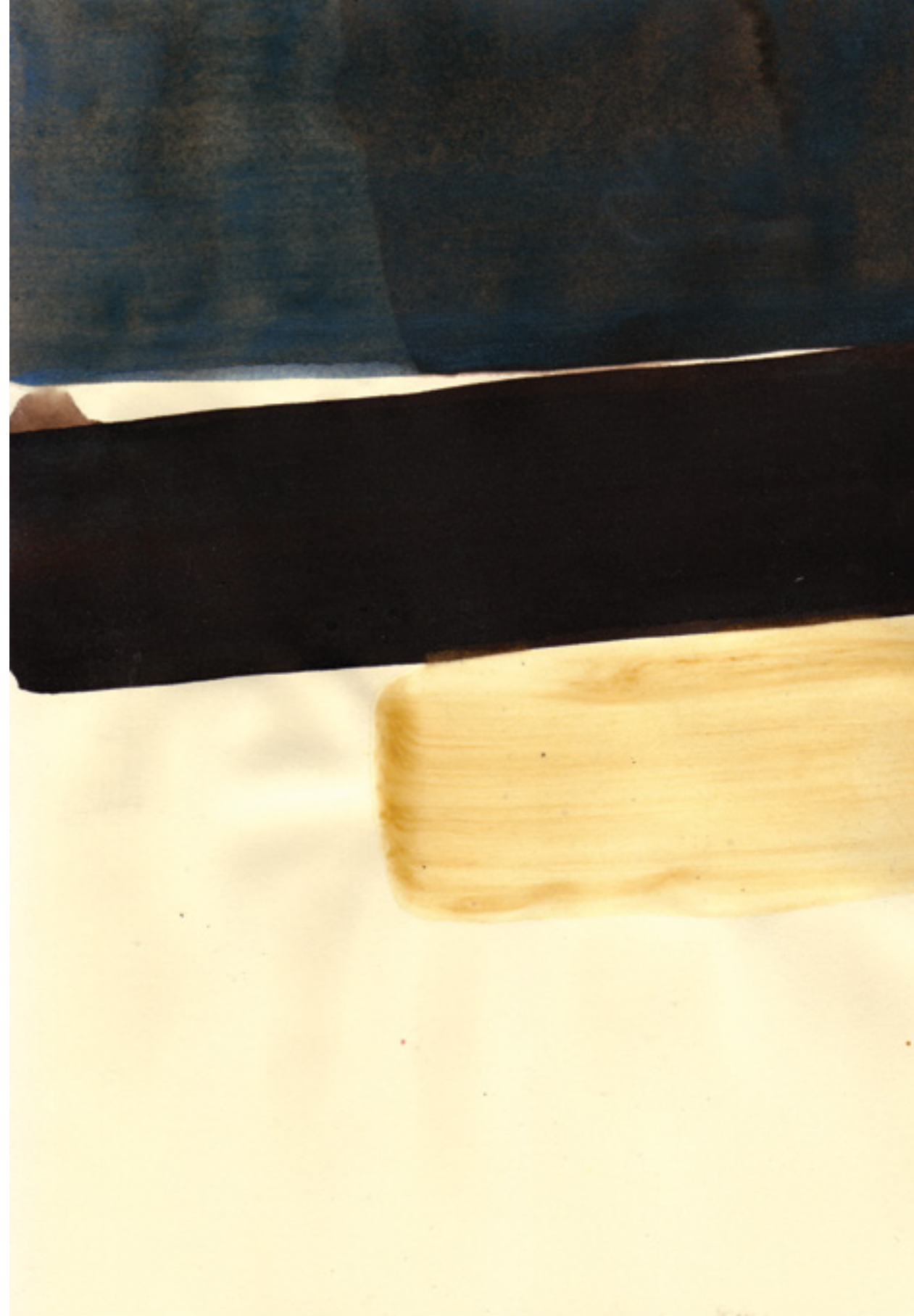
Au début du XX^e siècle, le penseur chinois Wang Guowei a réfléchi à la place de l'élégance antique dans l'esthétique, en rapport avec la conception occidentale kantienne du beau et du sublime. Selon lui, l'élégance existerait dans l'art et non dans la nature, et serait une seconde forme qui manifesterait celle du beau. *Chez le peintre, la disposition relève de la première forme, l'emploi de l'encre et du pinceau de la seconde*, écrit-il.

Le terme *élégant*, 雅 *ya* de ce nom proposé par l'étudiant du campus de Xi'an, désignait à l'origine une section du *Livre des Poèmes*, 诗经 *Shijing*, IX^e-VI^e siècle av.J.-C. Il a pris par extension le sens de norme stylistique dans la culture classique chinoise.

Aujourd'hui encore, les artistes contemporains chinois comme Ai Weiwei qui expose en cette fin de janvier 2016 où j'écris ces mots ses créations au *Bon Marché* à Paris, se réfèrent aux anciens textes de cette culture classique. Dans *La chanson du blanc*, ses créatures fantastiques de bambou et soie blanche composent un majestueux bestiaire chimérique. Il revisite là, avec élégance, le *Classique des monts et des mers*, 山海经 *Shanhaijing*, ouvrage mythologique de l'Antiquité chinoise.

En Extrême-Orient comme en Occident, si l'élégance en art a à voir avec la justesse des proportions, avec l'harmonie, elle reste indissociable de l'éthique, d'une façon d'être avec les autres. C'est une attitude, un regard, un geste. L'élégance c'est avoir de la mémoire, savoir s'enthousiasmer encore, s'émerveiller toujours.

C'est considérer une œuvre d'art comme un corps de chair, avec curiosité et allégresse. Ainsi faut-il approcher la peinture de Cécile qui a l'élégance de l'esquisse et la grâce de l'abstraction libre.





Photographie © Azano Shigueru

Née à Paris en 1969, Cécile Donato Soupama a passé une grande partie de sa vie à l'étranger et acquis très tôt une conscience de la diversité de « l'autre ».

Une enfance en Algérie jusqu'en 1980 puis une installation dans le Sud de la France pour une formation artistique aux Beaux Arts d'Aix-en-Provence.

Une fois diplômée, elle ne cesse de voyager tout en poursuivant son travail en atelier. Le goût de l'ailleurs et la rencontre avec d'autres langues, sonorités, couleurs nourrissent profondément son parcours.

De multiples expositions et résidences en tant qu'artiste lui permettent de mettre en exergue une thématique récurrente : le Mot. Un travail sur l'illisible / le lisible, l'écriture comme graphie, gestualité.

Et la constance d'un matériau, le Pigment, matière primaire utilisée dans un mélange *fatto a mano* de pigment, huile et liant.

Son rapport au langage pictural se nourrit de faits sociaux et politiques. En témoigne l'importance des titres des expositions : *Testament d'une démocratie moribonde*, 1997, *Diverses raisons de ne pas se rendre sourd*, 1998.

Son engagement artistique passe par la prise de conscience de l'humain, son rapport à l'autre, sa difficulté à communiquer.

Elle est guidée par l'idée que *rien n'est lisible immédiatement, le reste étant de la propagande* et se construit une pensée visuelle.

À la fin des années 90, pour des raisons qui touchent à la fois à l'intime et à la place qu'y occupe une Sicile imaginaire, elle installe son atelier dans cette île au cœur de la Méditerranée. En 2006, elle vit tout un an en Chine : choc artistique et humain, calligraphie, langue...

Ce tournant renforce sa thématique avec *Trouble impassible*, 2007 et *Les imprégnations*, 2008.

Depuis 2008, Cécile partage son temps entre la Sicile et Paris, double inspiration dont témoignent ses récentes expositions *Anima*, 2012, *Linéament/Lineamento*, 2014 et *Nomen*, 2016.





Photographie © Asano Shigueru

Passionnée depuis l'enfance par l'écriture, l'art et l'Extrême Orient, Barbara Sabaté Montoriol, est née à Épernay en 1965,

Après une formation en droit privé, elle étudie les lettres classiques dans le sud de la France où elle s'est installée en 1991, y suit des cours de dessin, modelage et peinture, se forme à la typographie et à l'infographie.

Elle imagine et dispense un cours sur le thème de la créativité dans l'art et dans l'industrie, crée la communication graphique de festivals de théâtre et de photographie, réalise des catalogues d'exposition pour des artistes, puis prend la direction artistique de l'agence de communication Train d'enfer.

De retour à Paris en 2006, elle reprend un cycle d'étude d'histoire de l'art à l'École du Louvre puis de chinois à Langues'O.

Elle se consacre désormais à l'écriture, notamment à un travail de réflexion sur les résonances de la création artistique d'aujourd'hui. Son désir est d'ouvrir un espace de réflexivité au sens propre, une œuvre, une idée, une culture réfléchissant l'autre. De mettre en regard les œuvres, les confronter pour faire émerger une esthétique de l'art qui fait battre le cœur.

Elle partage aujourd'hui son temps entre l'effervescence citadine de Paris et le calme insulaire de l'île-aux-moines, tous deux nécessaires à son cheminement.

fragmentsdesens.com





Photographies © Meng beilon

Cécile et les étudiantes du Campus de Xi'an, 2006.

Un grand merci au photographe **Asano Shigueru** qui a réalisé, pour cet ouvrage, nos portraits *reflets d'eau* en noir et blanc.

Chère Barbara Sebatié - Montarich,
 Mon état de santé ne me permet plus
 de répondre aux courriers. Ce mot très bref pour
 vous remercier de votre si précieux envoi. Toute
 ma pensée vous accompagne dans votre démarche
 pleine de générosité et riche d'un acquis original
 et plein de promesse !
 S. Chenu
 CHENU


10 十

10 Lettres-prénoms chinoises
étudiants de l'université de Xi'an

10 Quadriptyques
encres & pigments sur papier
& annotations

Cécile
 Donato Soupama

10 Textes
regard sur l'art
entre Occident & Chine

Barbara
 Sabaté Montoriol